LES GANGSTERS DE PARIS

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ

POLICE et MYSTÈRE

Le volume Complet 85 cs

Les gangsters de Paris

Roman policier inédit

par RENE DUCHESNE

CHAPITRE PREMIER

LA SOIRÉE TRAGIQUE

L'inspecteur Ponnis, de la brigade mondaine, alluma une nouvelle « Sultane » et, adossé à une tenture, admira les bijoux qui, ce soir-là, paraient les invitées de choix de lord Gerhord.

Le riche Anglais venait d'acquérir un hôtel particulier avenue Foch et y donnait sa première grande réception à l'occasion du vingt-deuxième anniversaire de sa fille, la jolie et blonde Margaret.

Outre la colonie anglaise et américaine honorant les vastes salons de leur présence, Gerhord recevait quelques reporters parisiens, des artistes en renom, deux littérateurs connus et la horde de ces jeunes hommes presque trop élégants et trop aimables qui, déjà ruinés ou nés pauvres, parviennent si facilement à se glisser partout dans l'espoir de souper gratis ou de décrocher la grosse dot.

L'inspecteur Ponnis avait avec lui, ce soir-là, trois de ses meilleurs agents et jugeait que ce n'était pas superflu car en examinant les danseurs il avait déjà reconnu deux aventuriers notoires, capables de tout et ayant probablement tout fait

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. et M. n° 376

sans qu'on pût arriver à les pincer, un trafiquant de stupéfiants et le trio des frères Sellari, déjà condamnés pour vol et qui, libérés, ne devaient chercher qu'une nouvelle occasion d'utiliser leur talent de prestidigitateurs.

Le maître de la maison, vrai gentleman, ne se souciait, lui, que du plaisir de ses invités. Sa fille, toute rose d'avoir valsé, entraînait son danseur vers le buffet.

— Un peu de champagne nous fera du bien. Monsieur, vous valsez merveilleusement. C'est une rare qualité, je crois, pour un reporter ?

Elle souriait, un tantinet moqueuse, mais il était visible qu'elle trouvait Lucien Verserol charmant.

Il l'était, du reste. Vingt-huit ans, grand, mince, élégant sans paraître emprunté, le journaliste de *L'Universel,* habitué à évoluer dans tous les mondes, ambassades ou « musettes » des faubourgs gardait une aisance, une désinvolture même, auxquelles la riche héritière n'était pas accoutumée. Extrêmement jolie, titrée et dotée, elle n'avait jamais dansé et flirté qu'avec des admirateurs médusés par son charme... ou paraissant tels.

Verserol, lui, tout en pensant que Margaret était la plus adorable des filles d'Albion, n'oubliait pas qu'elle n'était pas pour lui et, ne voulant la considérer que comme un précieux objet d'art, il réussissait à conserver près d'elle sa liberté d'esprit, son intarissable bagout de reporter comptant déjà à son actif des articles sensationnels et des voyages audacieux.

Ayant, à son tour, bu une coupe de vin pétillant, il répondit :

— Pourquoi diable un journaliste ne saurait-il pas valser convenablement ? Notre profession, miss, nous oblige à tout savoir... et la danse est parfois une chose utile. On peut approcher plus facilement les reines du jour et leur arracher une interview qu'elles refuseraient probablement à un danseur maladroit.

— Assez juste ! Donc, si je devine bien, vous allez m'interviewer ? Je n'ai pourtant, personnelle-

ment, aucun mérite qui me vaille cet honneur. Je ne suis ni aviatrice, ni artiste...

— Paris s'intéresse beaucoup aux jeunes, miss. Des articles sur leur vie, leurs aspirations, leurs goûts littéraires passionneront les lecteurs. L'Angleterre est trop notre alliée pour que nous n'ayons pas le désir de mieux connaître sa jeune génération. D'abord, dites-moi comment il se fait que vous parliez si bien le français et sans le moindre accent ? Vous avez été élevée chez nous ?

— Non. J'ai seulement eu, à Londres, une de vos compatriotes comme institutrice. De plus j'aime beaucoup vos littérateurs et j'ai lu leurs meilleurs ouvrages. J'ai ici une bibliothèque importante. A propos, connaissez-vous l'académicien Noreuil ?

— Un peu, oui. Pourquoi ?

— Je fais collection de livres signés par leurs auteurs et la signature de Noreuil me manque. Impossible de rencontrer ce monsieur, il vit en Bretagne, dans un manoir de la côte, paraît-il, et ne veut recevoir personne.

Lucien Verserol posa sa coupe sur une table et prenant amicalement le bras de Margaret, décida :

— Donnant, donnant ! Vous me permettez de relever la liste de vos romans préférés et, en échange, je vous aurai la signature de cet ours de génie qu'est Noreuil.

— Entendu... Venez par ici... La bibliothèque est au premier étage. Il y a une telle cohue qu'on ne s'apercevra même pas de mon absence.

Les deux jeunes gens, quittant discrètement le rez-de-chaussée, furent cependant aperçus par Ponnis qui pensa simplement, connaissant un peu le reporter :

« Une idylle qui commence ! Seulement ce fou de Verserol va se casser le nez. La petite Gerhord n'est pas pour lui. »

L'inspecteur, à présent, commençait à sentir sa lassitude. L'atmosphère du grand salon devenait irrespirable et les lustres, violemment éclairés, fatiguaient son regard. Il se tourna un instant vers

l'endroit où était installé un buffet, fit deux pas dans cette direction... et soudain s'immobilisa, le cœur battant.

Au milieu d'un tango dansé par une soixantaine de couples, les deux salons communiquant entre eux par une large baie, venaient d'être plongés dans une complète obscurité. L'orchestre se tut et les invités, joyeusement, applaudirent, croyant à un coup de théâtre, à une surprise quelconque...

— Simple incident, déclara très haut lord Gerhord. Les plombs du compteur ont sans doute sauté. Dans quelques instants tout sera réparé. Je m'excuse vivement de...

Il n'acheva pas car des quatre coins du premier salon apparut la clarté d'une lampe de poche. Une voix forte cria avec un léger accent italien :

— Que personne ne bouge, sinon on tirera dans le tas. Veuillez, senoritas, vous débarrasser des bijoux que vous portez et les jeter dans la direction des quatre lampes. Ne trichez pas ! Nous avons remarqué le collier de Mrs Morton, le pendentif de dona Suarès, le bracelet d'Anna Vanneau, entre autres joyaux et s'ils manquent je ne réponds pas de votre vie.

Il y eut des cris de frayeur, des protestations... Mais aucun des invités n'avait d'arme sur lui et la prudence commandait une obéissance passive. La faible lueur des lampes de poche se déplaçait lentement, éclairant le groupe apeuré mais laissant dans l'ombre les quatre malfaiteurs. Tremblantes d'effroi, les femmes se dépouillaient de leurs joyaux... pendant que Ponnis, la main sur le browning placé dans la poche de son smoking, attendait l'occasion de menacer les malfaiteurs sans mettre en danger les invités atterrés.

Devant le péril, sa fatigue avait disparu et il restait maître de tout son sang-froid. Il s'étonna que ses trois agents, également armés, ne manifestassent pas leur présence pour tenter d'effrayer les assaillants. Ils auraient pu, tout au moins, manœuvrer pour rejoindre Ponnis et l'aider à former un barrage résolu dans le vestibule.

Et que faisaient les domestiques, le maître du logis ?

Un coup de feu fut tiré, il y eut un cri de douleur... La voix de celui qui était vraisemblablement le chef résonna à nouveau :

— Je vous avais prévenus... L'un de vous a essayé de se jeter sur un de mes hommes... vous voyez le résultat ! Ne risquez donc pas votre vie pour conserver des bijoux dont la perte ne vous ruinera pas... Hâtez-vous, je n'ai plus que trente secondes...

Ponnis reculait lentement, silencieusement dans la direction du buffet. Il savait y trouver un appareil téléphonique et il voulait appeler Police-Secours. Placé hors du groupe des invités, il espérait échapper aux regards des misérables surveillant les gestes de ceux qui lançaient les bijoux dans la direction indiquée.

L'inspecteur de la brigade mondaine avait réussi à gagner le buffet. Il sentit l'obstacle de la table dressée avant la soirée et derrière laquelle un barman avait préparé les boissons glacées. Il allait se tourner vers cet homme quand il sentit un coup brutal à la nuque, une douleur aiguë...

Il lui sembla que des multitudes d'étoiles dansaient devant ses yeux et il tomba sur le parquet, inanimé...

Prestement, les bandits ramassaient les bijoux entassés à leurs pieds. Il y eut un nouvel ordre : ne pas bouger... et les misérables disparurent, silencieux et presque invisibles.

Une minute après les lustres étaient rallumés, éclairant un spectacle non prévu au programme : trois agents en habit, évanouis et gisant dans un coin, lord Gerhord, inanimé, tombé au milieu du salon, près de ses invités... Ponnis, assommé, le barman étendu derrière le bar, ligoté, bâillonné...

Quatre domestiques depuis longtemps au service de Gerhord, avaient été enfermés dans le fumoir et protestaient bruyamment, une fois le danger disparu, pour qu'on les délivrât !

Le romancier anglais Karten, ami intime du

maître de la maison, s'était agenouillé près du malheureux et murmura :

— Endormi avec un tampon de chloroforme ! Comment a-t-on pu réussir cela alors que Gerhord se trouvait au milieu de vous ? Personne n'a aperçu le coupable, deviné son dessein ?

— Eh, mon cher, dans cette obscurité, comment distinguer quoi que ce soit ? Il y a eu naturellement une légère bousculade, quelques dames se sont à demi évanouies... Moi-même j'ai d'abord tenté de bondir vers un de ces bandits... qui a riposté en tirant sur moi et en atteignant mon voisin, ce pauvre Edgar...

Karten songea alors qu'il y avait un blessé et alla vers un canapé devant lequel se penchaient quelques personnes.

Edgar Rameau, le fils du banquier Rameau, avait reçu la balle dans l'épaule et, examiné par le célèbre chirurgien Horbard, invité à cette soirée, balbutiait avec un pâle sourire :

— Ce n'est rien... rien... puisque je peux remuer le bras. Les bandits me payeront ça !

Ponnis qu'on était parvenu à ranimer reprenait lentement sa complète lucidité. Le coup reçu à la nuque avait été terrible et l'inspecteur ne remuait la tête qu'avec une extrême difficulté. Il put enfin demander :

— A-t-on téléphoné à la Préfecture ? Y a-t-il des blessés ?

— Oh ! je ne vois pas Margaret ? s'écria une rousse Ecossaise, amie d'enfance de la jeune fille. Mon Dieu, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé...

— Elle est avec un journaliste dans la bibliothèque, répondit Ponnis qui s'était laissé tomber sur un fauteuil et regardait ses trois hommes dont la piteuse attitude finit par amener un sourire sur ses lèvres.

— Je me souviens, en effet, reprit un jeune homme, avoir vu miss Gerhord quitter le salon en compagnie de Lucien Verserol. Le reporter de *L'Universel* va avoir matière à copie... Mais où

est-il passé ? La panne d'électricité a dû l'intriguer ainsi que miss Margaret.

Quelques amis bondirent vers le premier étage. Karten, lui, avait déjà alerté par téléphone Police-Secours et à présent il essayait de ranimer le barman qui avait le visage tuméfié et restait comme paralysé par la frayeur ressentie. Le chirurgien Horbard surveillait Gerhord, étendu sur des coussins et encore sous l'influence du chloroforme. Ponnis, le cou douloureux, interpella ses agents. Comment s'étaient-ils laissés terrasser et ligoter ? Qui les avait assaillis ?

— Eh, mais, parbleu les trois frères Sellari, grogna Ermont qui passait pour un « as » à la P. J. J'ai reconnu la voix de l'aîné. Seulement, dans l'obscurité, quand on ne se méfie de rien... comment résister ?

— Une minute, mon vieux... Aïe, ma pauvre tête !... Tu dis ? On t'a sauté dessus alors que l'électricité était éteinte ? Dans ce cas, comment les trois Italiens ont-ils eu le temps de se placer aux coins du grand salon et de menacer les invités ? Dans l'obscurité ils se seraient heurtés au groupe immobilisé par la surprise ou, s'ils avaient allumé leurs lampes de poche, ils auraient été aperçus. De plus, qui m'a assommé par derrière ? Qui a chloroformé lord Gerhord ? Et puis je connais la méthode des trois Sellari... Ils montrent généralement plus de ruse que d'audace et, reçus en invités ici, il leur était facile, en dansant, de subtiliser un collier, un pendentif. Les voies de fait ne sont pas leur fort... et ils n'ont jamais eu de complices. Alors ?

— Margaret n'est pas ici vint dire la rousse Julia, livide de peur. Verserol est introuvable... et la table de la bibliothèque est renversée, un vase de porcelaine est en miettes sur le parquet. Pour moi, on les a assassinés.

Il y eut des cris, des pleurs. Les femmes maîtrisaient mal leurs nerfs à vif. Le barman et les quatre domestiques s'empressaient près d'elles, gauchement, proposant du champagne, de l'alcool...

— Les bandits ont eu tout le temps de filer, grogna Ponnis. Ermont, Lancier, Pellot... grouillez-vous... Les Sellari ont fichu le camp, hein ? Parbleu... et aussi les « extras », engagés pour la soirée sans doute ? Quel gâchis... Vous autres, les domestiques, allez fermer les portes de l'hôtel et apportez-moi les clefs... Personne ne doit quitter la maison avant l'arrivée de la police. Quelqu'un peut-il me passer un morceau de glace dans une serviette ? J'ai la nuque brûlante et un mal de crâne... Eh bien, a-t-on retrouvé Verserol et miss Margaret ?

— Ils ont été assassinés, sanglota Julia. Pauvre Margaret si bonne, si charmante...

— Ne dites donc pas de telles sottises, grogna l'inspecteur. Pourquoi les aurait-on tués ? D'ailleurs on retrouverait leurs cadavres... Nos deux jeunes gens sont probablement partis faire une petite promenade dans l'avenue... Miss Margaret, du moins, aura ainsi sauvé son collier de perles.

Ce rappel du vol de bijoux déclencha les plaintes des dépouillées. Mrs Morton, une milliardaire américaine, se félicita tout haut d'avoir porté ce soir la réplique de son célèbre collier de diamants.

— Intéressant, ce détail, murmura Ponnis plié en deux et maintenant sur sa nuque une serviette glacée. Vous donnerez la description exacte de la monture, mistress Morton... Nos voleurs s'en débarrasseront dès qu'ils auront constaté le peu de valeur du collier et... Ah, que se passe-t-il encore ?

Les domestiques revenaient en courant. John, le plus jeune répondit :

— C'est la police. Deux camions d'agents... Il y a un cordon de policiers autour de la maison... et... et... on a arrêté un invité qui revenait du dehors et voulait rentrer ici...

— Allons, fit Ponnis en se levant non sans peine, tout n'est peut-être pas perdu.

CHAPITRE II

LES GANGSTERS DE PARIS

Le juge d'instruction Neuverre, chargé de l'enquête concernant l'affaire de l'hôtel Gerhord, était littéralement «sur les dents » et Leminin, son greffier, convenait qu'il y avait vraiment de quoi.

Jamais encore on n'avait eu à démêler un tel mystère.

Outre l'attentat à main armée commis par quatre individus d'une audace inouïe, on avait relevé contre les *X* une accusation d'enlèvement et de séquestration, car, malgré toutes les recherches, miss Margaret Gerhord restait introuvable.

La nuit du drame, le reporter Verserol, d'abord assez malmené quand il voulut rentrer dans la demeure du riche Anglais, avait fini par se faire écouter et comprendre. Ponnis, d'ailleurs, qui le connaissait personnellement, avait répondu de lui près du commissaire accouru avec son équipe d'agents.

Naturellement, dans l'immeuble, aucune trace des bandits.

Le commissaire, ne pouvant plus garder plus longtemps à sa disposition les nombreux invités de Gerhord, s'était contenté d'entendre leurs dépositions et d'inscrire leurs noms et leurs adresses. Personne ne manquait, sauf les trois frères Sellari, formellement accusés par Ermont, un policier auquel on pouvait se fier.

Lord Gerhord, enfin revenu à lui, ignorait qui lui avait appliqué sur le visage, une seconde à peine après que l'électricité se fût éteinte, un tampon imbibé de chloroforme.

On restait donc sans le moindre indice précis puisque Verserol ne pouvait même pas indiquer comment Margaret avait disparu.

Il avait bavardé quelques minutes avec la jeune fille, qui lui avait confié le dernier roman de l'académicien Noreuil. Puis il avait quitté la jeune fille

désirant se reposer un peu dans la bibliothèque et il était sorti, avait gagné le bois de Boulogne pour revenir chez Gerhord afin de prendre congé de ce dernier.

Il s'était alors trouvé devant les agents encerclant l'hôtel et avait appris du commissaire les événements qui venaient de se dérouler.

Si Ponnis accepta, cette nuit-là, les explications du jeune homme, le romancier anglais Karten, grand producteur de romans policiers, montra, lui, quelque scepticisme. Le désir de promenade au grand air d'un jeune reporter traité trop vite en ami par l'imprudente Margaret étonnait fort Karten qui ne le cacha pas.

— Margaret n'est pas partie de son plein gré, c'est évident, fit-il soupçonneux. Or, vous étiez seul près d'elle et il vous était facile, sachant ce qui allait se passer au rez-de-chaussée, de mettre la pauvre enfant dans l'impossibilité de résister à son enlèvement. Il y a eu lutte dans la bibliothèque. La table renversée, un vase cassé sont des preuves flagrantes du drame. Or, je le répète, vous étiez seul près de Margaret, vous saviez les domestiques retenus dans le vestibule... vous...

— Monsieur, riposta alors Lucien sèchement, vous n'avez pas qualité pour m'interroger et vous n'avez pas le droit de m'accuser. Je vous affirme, monsieur le commissaire, ajouta-t-il en se tournant vers le gros homme qui interrogeait Ponnis du regard, je vous affirme que j'ai laissé miss Margaret seule dans la bibliothèque et que, préférant momentanément quelques minutes de promenade au Bois à l'atmosphère surchauffée du salon, je suis sorti sans but et sans autre raison que celle de respirer un peu l'air frais du dehors. Je ne prévoyais d'ailleurs pas, en venant ici, que miss Gerhord me ferait l'honneur de me montrer ses livres et de m'offrir un tête-à-tête. Avant ce soir, je n'avais jamais vu cette jeune fille. Si j'étais le misérable que vous croyez, master Karten, je n'aurais pas pu deviner davantage que miss Margaret me montrerait tant de confiance spontanée.

Karten, malgré le mécontentement visible de Ponnis acceptant mal l'autorité prise par le romancier anglais, persévéra dans ses accusations et observa aigrement que Verserol pouvait sans crainte prétendre avait été invité par Margaret à la suivre dans la bibliothèque puisque la pauvre enfant n'était pas là pour le démentir. Lord Gerhord, terriblement angoissé et prié par son ami Karten de donner son avis, ne put se prononcer pour ou contre le reporter. Il se contenta d'affirmer que sa fille ne connaissait pas Lucien Verserol avant cette soirée et qu'ordinairement elle se montrait très froide envers les inconnus. Il se reconnut fort surpris que la jeune fille ait manifesté au journaliste un intérêt aussi soudain et qu'elle lui ait fait la faveur d'un entretien particulier.

Parmi les nombreux invités gardés dans le salon, deux camps s'étaient formés, pour et contre Verserol qui, seulement inquiet du sort de Margaret, n'arrivait point à prendre sa propre situation au tragique. L'accusation était tellement absurde, selon lui, qu'elle ne résisterait pas à quelques instants de réflexion.

Ponnis insista d'un ton cordial pour obtenir de Lucien une confirmation contrôlable.

— Qui était auprès de vous lorsque miss Gerhord vous fit part de son désir de vous confier le livre pour lequel elle demandait une dédicace d'auteur ?

— Personne, Ponnis... Nous venions de valser et nous sommes allés boire une coupe de champagne au buffet. C'est là que, bavardant en camarades, nous... Oh, j'y songe... le barman a sûrement entendu ce que nous disions et il nous a vus nous diriger vers l'escalier. Interrogez cet homme, monsieur le commissaire et priez Mr Karten de ne pas continuer de jouer les détectives amateurs. Ces rôles ne sont acceptables que dans les romans.

La sincérité du jeune homme semblait évidente et Ponnis, jugeant, lui aussi, les soupçons de Karten injurieux et ridicules, réclama le barman.

Verserol, excédé, alla rejoindre à l'autre bout de la pièce, un virtuose célèbre dont il avait maintes

fois vanté le talent dans ses articles. Le violoniste, mécontent d'être retenu par la police, le plaignit et se plaignit, puis conclut :

— La police pateauge et pateaugera longtemps. Par bonheur, Verserol, vous avez un témoin pour confirmer votre déclaration. Sans cela, mon bon, pour avoir obtenu d'une jolie fille la faveur d'un tête-à-tête, on vous aurait accusé de rapt, de complicité...

— Qu'y a-t-il ? Excusez-moi, je vous prie, mais je crois entendre que mon témoin se récuse... Ça alors...

Et il revint près du commissaire et de Ponnis.

Le barman se disait parfaitement remis de sa frayeur et du traitement que les bandits lui avaient fait subir. Il venait de proclamer, en réponse à la question de Karten :

— C'est faux. Je n'ai pas servi de champagne à miss Gerhord et à un de ses danseurs. Miss Gerhord n'est pas venue au buffet.

— Voyons, grogna Lucien devenant furieux, vous divaguez, barman, et... Oh, mais ce n'est pas le barman.

Il s'était tourné vers le témoin et le contemplait avec effarement. Lors Gerhord lança :

— Je connais parfaitement Pat qui est à mon service depuis dix ans. Il fut, ce soir, chargé du bar. Il a toute ma confiance.

— Possible, milord, mais moi je suis certain que ce n'est pas lui qui, vers une heure du matin, nous servit, à votre fille et à moi, une coupe de champagne. Le barman était plus grand, plus jeune...

— Bref, coupa Karten, ironique, le barman qui, justement, pouvait confirmer vos dires, s'est métamorphosé en fantôme ? Ce système de défense est grotesque. Outre les domestiques passant les plateaux il n'y avait qu'un serviteur chargé des rafraîchissements, Pat, qui ne devait pas quitter le bar improvisé. N'est-ce pas, Gerhord ?

— C'est exact, Karten. Du reste, mon vieux John, monsieur le commissaire avait seul qualité pour choisir trois « extras » qui avaient des postes bien

définis. John, venez, mon vieux... et expliquez à ces messieurs comment vous aviez réparti la besogne.

John, qui avait dépassé la soixantaine, était le type traditionnel du vieux serviteur anglais. Grand, maigre, froid et respectueux, il déclara :

— L'agence m'envoya, comme convenu, trois hommes dont elle répond. J'ignore leurs noms et ne me suis pas inquiété de les leur demander puisqu'ils n'étaient ici que jusqu'à la fin de la réception. Le numéro I fut placé à la porte ouvrant sur le perron et chargé de recevoir les invités. Le numéro II était au vestiaire, le dernier avait mission de veiller sur les autos. Aucun n'avait le moindre prétexte pour pénétrer dans les deux salons.

— Concluez, messieurs de la Police, murmura Karten satisfait.

Les invités s'étaient massés autour du commissaire assis devant un guéridon et inscrivant les noms des victimes du vol si audacieux. Une dame qui déplorait tout bas la perte d'une broche de grande valeur daigna enfin examiner le barman Pat et, fort étonnée, s'écria :

— Ce n'est pas lui qui était au buffet... j'en suis sûre ! L'autre avait tout au plus trente ans et il était brun, grand et large d'épaules.

— Tiens, tiens, marmonna Ponnis. Madame, à quelle heure avez-vous remarqué ce barman brun ?

— A minuit quarante ou quarante-cinq, je crois. Je suis allée demander une orangeade et l'accent du barman m'a frappée car notre hôte aime les domestiques bien stylés et celui-ci, avec son accent faubourien prononcé, son rictus et son langage un peu familier, manquait totalement de tenue. En me tendant mon orangeade il m'a dit : « Bien tassée, ma p'tite dame », ce qui, ici, était assez inattendu. Je n'ai pas attaché d'importance à cela, pensant que Gerhord avait dû engager des « extras » pour la soirée.

— Donc, il a bien existé un second barman... Pat, répondez sans vous troubler, recommanda Ponnis... Savez-vous à qui vous avez servi la dernière con-

sommation avant d'être attaqué ? Et pouvez-vous dire quelle heure il était alors ?

— Je ne connais pas le monsieur auquel j'ai versé un cognac à l'eau. Ce soir, il y avait foule et beaucoup de nouvelles têtes. Mais, après que ce monsieur eût quitté mon bar, j'ai regardé l'heure à ma montre-bracelet, il était alors minuit trente-cinq. J'ai remis en place la bouteille de fine, je me suis penché pour laver le verre dans la bassine placée à terre derrière le comptoir... et... là... c'est fini... je ne sais plus rien...

— Donc vous avez été assommé par le coup de poing de X... après minuit trente-cinq. Messieurs, l'un de vous a-t-il, après ce moment... ?

— Nous... Moi, Louis de Mercy, et mon ami Luc Riter... tous deux fort altérés. Nous avons demandé un champagne sec qui nous fut servi par un autre barman que celui-ci... Je me souviens que, regagnant le salon derrière Riter, j'ai croisé miss Margaret donnant le bras au reporter Verserol. Ils bavardaient gaiement et je les vis s'approcher du bar. La panne d'électricité n'eut lieu qu'après l'audition de la cantatrice Luara Moreno, audition qui me paraît avoir duré une bonne demi-heure. Ce fut alors la reprise du bal avec ce tango si tragiquement interrompu.

— Merci. Vos noms et adresses, messieurs ? Vous serez convoqués comme témoins.

— Mes excuses, Verserol, fit Karten un peu confus. Mon amitié pour Gerhord et sa fille, mon inquiétude concernant cette pauvre enfant sont cause de ma nervosité et de ma méfiance.

— Je comprends, et cet incident est déjà oublié. Nul plus que moi ne désire retrouver les misérables qui ont enlevé miss Margaret.

— Et volé nos bijoux, ajouta une voix féminine. Je perds plus de cent mille francs, mon collier a été estimé dernièrement et...

— Les deux diamants ornant mon pendentif étaient des pierres admirables. Il faut que la police retrouve les coupables, je propose une prime.

— Moi aussi...

— Moi, également. Faisons une cagnotte pour celui qui mettra la main sur ces gangsters. On dévalise maintenant à Paris comme à Chicago... jadis...

— Comme à Marseille, récemment. Nous ne sommes plus en sécurité.

— Je me demande, fit un invité d'un certain âge, pourquoi ces voleurs de bijoux se sont embarrassés de miss Gerhord. Leur butin devait leur suffire. J'estime le total à plus de trois millions. Quel besoin avaient-ils d'enlever, en plus, une jeune miss qui n'a de valeur que pour son père et ses amis.

— Ils vont exiger une forte rançon, mon bon !

— Je sais... mais les malfaiteurs sont généralement « spécialisés ». L'inspecteur Ponnis en conviendra. Ceux-ci cumulent et j'en suis surpris.

— Votre remarque est très juste, Monsieur, reconnut Ponnis. Ainsi les trois frères Sellari, invités ici ce soir je ne sais trop comment, mais sûrement sous de faux noms, ne travaillent jamais qu'ensemble et sans le moindre complice. Ils sont « spécialisés », je retiens ce mot si exact, dans la disparition des colliers au cours d'une danse ou d'une bousculade à la sortie d'un théâtre, d'un casino. Nul mieux que l'aîné ne sait frôler avec plus de délicatesse la victime choisie. Il s'excuse en vrai gentleman, s'éloigne... et l'on ne constate qu'après le vol du bijou... Ce coup d'audace de ce soir, par quatre et non trois individus, n'est pas dans leur manière habituelle et... sans Ermont qui assure avoir reconnu la voix du second Sellari, je douterais de leur culpabilité.

— Ils étaient plus de quatre puisque le faux barman faisait partie de la bande, ainsi, probablement, que les trois « extras » subitement enfuis. Mon cher Ponnis, conclut le commissaire en se levant, les Sellari ont pris... du personnel... et commandent maintenant à une bande redoutable. Les gangsters de Paris ont fait leurs débuts ce soir mais rassurez-vous, messieurs et mesdames, ils en resteront là car nous allons mettre fin à leurs exploits.

Affirmation, promesse... qui risquaient fort de ne point se réaliser !

CHAPITRE III

UNE AFFAIRE FORT EMBROUILLÉE

Deux jours après, dans son cabinet du Palais de Justice, le juge d'instruction Neuverre, ayant relu le rapport du commissaire, chargea son greffier de téléphoner à Ponnis qu'il le demandait d'urgence.

Celui-ci arriva une heure après, suivi d'Ermont qui paraissait triomphant.

— Du nouveau, alors ? fit le juge.

— On a arrêté un des trois Sellari. Il est au dépôt mais il proteste et jure qu'il est innocent. Ce sera dur de le faire parler. Ses frères ont réussi à quitter Paris. Nous avons perquisitionné dans leur logis mais cela n'a rien donné.

— Bah, je me charge d'obtenir les aveux de l'inculpé. Et... concernant miss Gerhord, toujours rien ?

— Hélas... Le père est désespéré. Il attendait une lettre lui fixant le prix d'une rançon qu'il était prêt à verser mais les bandits ne lui ont rien fait parvenir. Je me demande pourquoi ils ont enlevé cette jeune miss s'ils n'ont pas l'intention de vendre sa liberté. Vous avez lu l'article de Lucien Verserol, monsieur le juge ?

— Oui, Ponnis, oui. Deux colonnes de sottises ! Alors que tous les autres journaux parlent de la bande des Gangsters de Paris, l'*Universel* affirme que le vol des bijoux et l'enlèvement de miss Gerhord sont deux forfaits étrangers l'un à l'autre. Selon Verserol, deux bandes auraient opéré ce même soir. C'est absurde.

— Qui sait ? marmotta Ponnis perplexe. Je suis allé ce matin à l'agence de placement des « extras » et j'ai parlé à un des domestiques chargés de se mettre à la disposition de lord Gerhord. Or cet homme m'a déclaré s'être présenté avec ses deux camarades, à l'heure fixée, à la grille de l'hôtel Gerhord. Là, un portier leur a appris que Gerhord

renonçait à prendre des « extras ». Comme ce portier leur a remis, en dédommagement, l'argent qu'ils auraient gagné pendant la nuit, les trois hommes, ravis de l'aubaine, sont repartis immédiatement. John, le vieux valet de chambre du lord, affirme que son maître n'avait nullement donné contre-ordre et que lui a bien cru avoir affaire aux « extras » de l'agence lorsqu'il les reçut, une demi-heure avant le moment fixé pour leur arrivée. Il est donc clair que ces trois inconnus étaient les complices de la bande, comme le faux barman. Mais de quelle bande ? Car, pour moi, Verserol est dans le vrai... ce qui ne facilite pas notre travail.

— Oui ? s'emporta le juge furieux. Eh bien, faites-moi le plaisir de surveiller étroitement ce reporter. Il en sait plus long qu'il le dit sur la disparition de miss Gerhord qui est probablement partie de son plein gré. La table renversée, le vase brisé ? Mise en scène pour masquer la fuite d'une jeune fille dont le flirt avec Verserol a été très remarqué pendant la soirée. Son père, riche et titré, n'accepterait pas de bon gré comme gendre un simple journaliste et les deux amoureux vont tout bonnement essayer de lui forcer la main. Voilà le résumé de ce prétendu enlèvement. Quant au reste ? Eh bien, les trois Sellari ont constitué une bande et organisé l'affaire en question. Je vais faire comparaître sans tarder le prévenu. Essayez donc, vous deux, de découvrir où se cache miss Gerhord. Ce doit être facile et nous aurons ainsi démêlé la moitié du mystère. Je suis sur la bonne voie en pensant qu'il ne s'agit là que d'une fugue amoureuse.

Ponnis, nullement convaincu, appela d'un geste son collègue Ermont et tous deux s'en furent, tête baissée, au hasard...

Luis Sellari avait vingt-quatre ans, c'était le plus jeune des trois frères célèbres dans le monde de la cambriole. Il comparut moins d'une demi-heure après devant le juge qui, procédant par intimidation, lui lut immédiatement l'accusation qui pesait sur lui.

— Attentat nocturne, à main armée, vol de bijoux,

enlèvement de femme, votre compte est bon car vous payerez pour toute la bande si vos complices restent introuvables. Votre intérêt est donc de faire des aveux complets et sincères. Voyons, qui a tiré sur Edgar Rameau, chloroformé lord Gerhord, assommé puis ligoté les trois agents de la brigade mondaine ? Qui a frappé l'inspecteur Ponnis et bâillonné un des domestiques du lord ? Je vous avertis que le fils du banquier Rameau est gravement blessé et porte plainte pour tentative de meurtre. Vous voyez où cela risque de vous conduire.

Luis Sellari, atterré, trembla... Jusqu'alors, il n'avait fait qu'obéir à ses deux aînés, lesquels lui avaient affirmé maintes fois qu'on ne risquait guère que quelques mois de prison... si l'on était pincé. Edouard, chef du trio, se faisait gloire de n'avoir jamais employé la force envers celles qu'il dépouillait de leurs joyaux et il conseillait à ses frères la même méthode.

Aussi Luis, accusé de tentative de meurtre, se voyait-il déjà menacé de la guillotine ! Cette crainte le rendit bavard.

— On n'a rien fait, monsieur le juge, parole ! On vivait même honnêtement depuis trois mois et on ne préparait rien. Seulement on continuait de s'arranger pour fréquenter le monde chic, comme toujours. Au restaurant, Edouard a fait la connaissance d'un Américain qui avait pour relation lord Gerhord. Comme on est plutôt élégants, tous les trois, mes frères et moi, qu'on sait danser, Jim Morton nous a obtenu des cartes d'invitation.

— Vous avez alors averti votre bande...

— Quelle bande ? Mais non, non... on n'était pas dans le coup, je vous en donne ma parole. Edouard avait dit : « Plus de blague en ce moment » et on obéissait. On n'a rien fait.

— Il est regrettable qu'un des agents en civil, assommé au moment de la panne d'électricité, ait reconnu votre voix.

— C'est faux ! Il s'est trompé, voilà tout.

— Pourquoi, alors, si vous étiez tous trois innocents, vous êtes-vous enfuis ?

— Dame, mettez-vous à notre place, monsieur le juge... Oh, pardon, je voulais dire... enfin, vous comprenez... On sait que la police nous a à l'œil, alors, quand on a compris l'affaire, on a craint d'être accusés et on s'est tiré en douce... sans rien prendre ! Les autres avaient des armes, l'un d'eux a tiré... c'est pas notre façon de turbiner, tout le monde sait ça...

— Admettons. Mais vous avez dû remarquer quelque chose, au moins ?

— Rien, parole ! On se méfiait pas, on se croyait en compagnie de gens du monde chez ce lord, vous pensez bien. Je dis pas que Gab, mon second frère, louchait pas un peu sur les diams des femmes, mais il avait la consigne, comme moi... et on se contentait d'évaluer le prix des bijoux, rien de plus. La panne d'électricité nous a surpris comme tout le monde. C'est tout ce que j'peux dire. Ah, pourtant, on a remarqué, mes frères et moi, un compatriote qui connaissait bien le français mais qui avait un accent de chez nous. Gab a essayé de lier conversation avec lui, histoire de parler du pays, et l'autre, un grand maigre, des yeux noirs et des dents superbes, lui a répondu qu'il voulait qu'on lui fiche la paix. Il était en habit et très chic, et il n'a pas dansé, ni bu...

— Vous suivez, Leminin ? Prenez le signalement de cet Italien. Je ne veux pas être soupçonné de parti pris envers vous, Sellari, mais je ne vous cache pas que j'ajoute peu de foi à votre déposition. Cet Italien-là restera probablement un mythe.

— J'dis ce que j'ai remarqué, monsieur le juge. Après tout, si un des types de la « Mondaine » a entendu, avant qu'on l'assomme, une voix avec l'accent italien, c'est pas prouvé que c'est la mienne. Entre nous, y avait un peu de tout chez lord Gerhord... Les gens du monde, comme on dit, sont parfois aussi des malfaiteurs, seulement ils ont plus de chance que nous car on n'ose pas les soupçonner.

— Ça va, je vous fait grâce de vos remarques sur les relations de lord Gerhord. Et sa fille ? Vous ne savez rien concernant sa disparition ?

— Ma foi non. On n'est pas des gangsters, nous trois... On se contente de faire doucement son petit business et aucun de nous n'a de revolver. Quant à assommer quelqu'un à coups de poing, c'est pas notre habitude. La violence, ça nous répugne... Monsieur le juge, vous allez tout de même pas m'accuser d'avoir tiré, voyons ?

Il larmoyait, épouvanté. Sa sincérité était indéniable. Le juge soupira, lui fit signer sa déposition et sonna pour qu'on reconduise en cellule le benjamin des Sellari.

— Alors, monsieur le juge ? demanda Leminin quand ils furent seuls.

— Votre opinion, Leminin ?

— Luis Sellari est trop lâche pour avoir accepté de faire partie de la bande. Ses frères aussi, du reste. Ils sont adroits, rusés mais poltrons. A mon avis, il faudra chercher ailleurs.

— Le grand Italien maigre ? Allons-y ! Demandez-moi la P. J. au téléphone. Mais s'il faut filer tous les Italiens maigres qui se trouvent à Paris on n'a pas fini... Passez-moi la liste des invités de Gerhord... quoique les coupables aient sûrement pris la précaution de se faire inscrire sous de faux noms. Quelle affaire ! Ah, si, du moins, miss Gerhord pouvait s'être éprise de Verserol et être sortie de l'hôtel avec lui, on serait tranquille de ce côté-là ! Une femme enlevée en plein Paris, dans un hôtel particulier où se trouvaient, ce soir-là, une centaine de personnes et quatre agents de la « Mondaine », c'est invraisemblable... L'amour est probablement le seul coupable et cela ne nous regarde pas, miss Margaret était majeure depuis un an.

Hélas, le juge, en regagnant son domicile, acheta un journal du soir et lut, en première page, ce titre effarant :

« Disparition d'une jeune femme... Après Margaret Gerhord, Annette Porter, la célèbre star française... »

L'article était ainsi conçu :

« Ce matin, pendant qu'on tournait aux studios « Gloria » une des scènes du nouveau film « L'Héritière du Pérou », scène qui nécessite une centaine de figurants, la brune Annette Porter a été enlevée sans que rien n'ait fait soupçonner ce second attentat.

« Le régisseur, l'ayant cherchée en vain dans la studio au moment où elle devait entrer en scène, visita l'étage des loges, puis la salle de restaurant et donna enfin l'alarme. Ni le chauffeur de la belle vedette, ni sa femme de chambre ne purent donner aucun renseignement. A l'appartement de l'artiste, situé avenue des Champs-Élysées, on n'avait pas vu Annette Porter.

« Le metteur en scène affirme que la comédienne ne se serait pas absentée au moment de jouer une des scènes les plus importantes du film. Ses camarades l'avaient vue arriver et elle était en parfaite santé, heureuse de tourner cet épisode passionnant du scénario.

« La police de Vincennes, alertée, vint à Joinville faire une première enquête. L'absence de deux figurants fut signalée alors. Ces hommes, engagés la veille dans un café des boulevards parisiens, n'étaient pas connus du chef de la figuration qui les choisit à cause de leur robustesse et de la modestie de leurs exigences concernant leur cachet.

« L'audace d'un tel enlèvement rappelle celui de miss Margaret Gerhord. Comme la jeune Anglaise, Annette Porter est fort riche et en mesure de payer une forte rançon. Ajoutons que son metteur en scène est disposé à accepter les conditions que lui imposeront les bandits pour délivrer la vedette d'un film pour lequel sont engagés d'importants capitaux.

« Espérons que nos policiers mettront rapidement fin aux exploits des gangsters de Paris qui menacent toutes les femmes riches de notre belle capitale. »

— Sapristi, grogna le juge Neuverre quand il eut terminé sa lecture, cela se gâte... L'enlèvement d'An-

nette Porter est-il une coïncidence ou la suite des méfaits d'une bande redoutable ? Ce soir même j'irai à l'*Universel* et je cuisinerai sérieusement Verserol, moi... Ils comprendra que, maintenant, il nous doit la vérité.

Mais Verserol n'était pas à son journal. Le rédacteur en chef répondit au juge d'instruction que le jeune reporter avait demandé et obtenu un congé de deux semaines. On ignorait où il était parti.

Cette nouvelle rasséréna un brin ce pauvre Neuverre qui conclut :

— Parbleu, il est allé passer quinze jours dans un coin discret en compagnie de sa dulcinée... Margaret Gerhord ne tardera pas à écrire à son père pour implorer son pardon et son autorisation au mariage des deux tourtereaux.

Il passa une assez bonne nuit mais à son réveil il eut la désagréable surprise d'être appelé au téléphone par le chef de la Sûreté.

— Allo, allo... c'est vous, mon cher Neuverre ?... Du nouveau et du vilain, mon pauvre ami... Troisième enlèvement... celui de Lise Legrand, un jeune mannequin de la maison de couture Colette-Rosine. Allo ?... Vous entendez ?... Bon... Hier, il y avait défilé dans les salons de la rue Royale... La petite est devenue introuvable au moment où elle devait quitter le salon pour revêtir une robe d'après-midi. Il était alors dix-huit heures quinze... La première crut que Lise, se sentant souffrante, était rentrée chez elle, et il y a une heure une ouvrière se rendit chez Lise Legrand qui a un petit logement rue de Seine. La concierge n'a pas vu rentrer sa locataire et est montée frapper à sa porte. Pas de réponse !... Allo, allo... ne coupez pas... C'est vous, Neuverre ? Bon... Je disais donc que la concierge, possédant une clef du logement, a ouvert, vu la pièce vide, le lit intact. La petite n'a, paraît-il, aucun amoureux, elle est orpheline et des plus honnêtes. Donc, pas de fugue possible. On vient de me signaler l'affaire... J'ai chargé Sortois de l'enquête... Le gros Nicot, lui, s'occupe de l'affaire du studio. Pour moi, c'est la même bande qui opère... Mêmes

procédés au milieu d'une affluence de monde facilitant les enlèvements. Allo ? Naturellement, vous êtes désigné comme juge instructeur dans ces deux nouvelles affaires. Bonne chance, mon cher... Sale histoire, entre nous... La presse va hurler et nous accuser d'incurie. Bah, les chiens aboient, la caravane passe...

Neuverre, l'écouteur à l'oreille, restait immobile bien que la communication fût terminée.

Il raccrocha enfin en murmurant, perplexe :

— Cette fois, il ne peut pas s'agir de rançon car un simple mannequin, sans famille et sans le moindre amoureux est bien incapable de trouver l'argent nécessaire. Alors pourquoi les gangsters de Paris ont-ils donc enlevé Lise Legrand ?

CHAPITRE IV

DÉTECTIVES AMATEURS

Les journaux publièrent le récit de ce nouvel enlèvement et Paris se passionna pour le mystère des trois disparues au point d'oublier complètement le vol audacieux des bijoux appartenant aux riches invitées de lord Gerhord.

Celui-ci, ayant rendu visite au juge Neuverre, n'était pas trop inquiet. Neuverre lui avait confié son opinion personnelle concernant la disparition de Margaret et le père était disposé soit à payer rançon si la jeune fille était aux mains de bandits, soit à accorder son consentement au mariage si Margaret avait fui avec Lucien Verserol. Il fit passer dans toute la presse une note des plus pacifiques pour faire connaître ses intentions aux intéressés.

Il avait raison car il obtint un résultat, concernant le reporter qui, le jour suivant, se présenta chez lui accompagné du romancier anglais devenu l'ami du jeune homme.

— Milord, je vous donne ma parole d'honneur que j'ignore où se trouve miss Margaret. J'ajoute

qu'il n'y a pas eu la moindre idylle entre nous. Ma situation est trop modeste pour que j'aie jamais osé songer, malgré le charme et la beauté de votre fille, à devenir son époux. Sa grâce, son amabilité, le soir où j'eus le bonheur de gagner son amitié, m'ont, je l'avoue, profondément troublé. Ce trouble que je voulais vaincre me poussa malheureusement, à sortir de chez vous en la quittant, pour tenter de recouvrer mon sang-froid. La savoir en danger me la rend infiniment chère et j'ai décidé de la retrouver, de la délivrer.

— Je vous crois, jeune homme. Je regrette, soyez-en sûr, que Margaret n'ait pas fui avec vous car maintenant tout serait arrangé. Comment espérez-vous réussir ? Vous n'avez aucun indice et je n'attends, moi, que la réclamation de ces misérables me fixant le chiffre de la rançon.

— Permettez, milord... La troisième disparue est pauvre, orpheline, incapable de payer sa libération... et les gangsters ne doivent pas l'ignorer. Donc ces trois enlèvements de femmes jeunes et jolies n'ont pas pour but le versement d'une rançon. Je crains le pire, l'œuvre d'un dément, d'un sadique... Excusez-moi de vous dire une vérité qui va vous torturer mais il faut voir clair... et faire vite !

Karten, qui ne se pardonnait pas encore d'avoir un moment accusé le jeune reporter, avait longuement réfléchi depuis, et ses conclusions étaient les mêmes que celles de Verserol.

— La répétition de cette manœuvre hardie risque fort de causer leur perte, Gerhord, dit-il. Une bande organisée n'eût pas couru le risque d'opérer si rapidement, par trois fois, dans la même ville. De plus vous n'avez pas encore reçu de lettre vous informant des exigences de ce bandit, preuve qu'il ne désire rien de plus que ce qu'il a... trois femmes sans défense appartenant à trois mondes différents. Le vol des bijoux n'a sans doute aucun rapport avec les enlèvements.

— Qui vous fait croire cela, Karten ?

— La logique, mon cher ami, et aussi mon intuition. Verserol est du même avis que moi. Selon moi,

les trois faux domestiques remplaçant les « extras » envoyés par l'agence, et le prétendu barman sont les complices du ravisseur de femmes. Les voleurs de bijoux étaient, eux, parmi les invités. Entre nous, Gerhord, il y avait dans vos salons, des inconnus, n'est-ce pas ? Vous vous étiez montré fort généreux sur le nombre des cartes d'invitation et la police pourra utilement chercher parmi eux les coupables du vol des bijoux. Celui qui vous a chloroformé se trouvait près de vous avant la panne d'électricité, il était donc en tenue de soirée et capable, si besoin était, d'exhiber le carton autorisant sa présence chez vous. Ponnis croit aussi que les deux affaires n'ont aucun rapport. Le rapt de Margaret fut préparé par des gens ayant décidé de profiter de la réception pour opérer en toute sécurité. Ils n'avaient pas prévu que votre fille leur faciliterait la tâche en s'isolant dans la bibliothèque, mais ils pouvaient avoir songé à l'attirer à l'écart sous un prétexte quelconque. Qui a coupé les plombs du compteur électrique ? Les voleurs de bijoux ou les autres ? Je l'ignore mais la panne de lumière a servi les deux bandes de misérables. Verserol et moi, nous ne nous soucions que de Margaret... et nous vous la rendrons, mon ami. Nous avons une piste...

— Parlez ! Je suis maintenant torturé à la pensée que ma pauvre enfant est au pouvoir d'un dément... d'un monstre sadique... capable de tout !

La piste... c'était le faux barman dont Lucien Verserol avait le signalement exact... et qu'il avait revu, la veille, rôdant dans l'avenue Foch. L'homme avait un visage de brute, des habits râpés. Le reporter l'avait suivi quand il s'était éloigné et avait réussi à découvrir sa demeure, un immeuble de l'avenue d'Orléans.

— Ce matin, à la première heure, j'ai fait bavarder la concierge. Je sais que notre faux barman a nom Jules Barrey, il vit seul et n'a qu'une passion, le pari mutuel. Ce soir, Karten fera sa connaissance au petit bar qu'il fréquente, place Saint-Michel. Moi je ne viendrai qu'ensuite, lorsque tout sera arrangé avec Barrey auquel on va proposer dix

mille francs pour obtenir sa confession. Il n'a rien changé à son genre d'existence ces derniers jours, preuve qu'il a été assez peu payé de sa complicité. Assuré de l'impunité et rétribué largement, il parlera.

— Espérons-le. Ne ménagez pas l'argent, mes amis... ma fortune est à votre disposition. Je vais vous signer un chèque, du reste. Je donnerais tout ce que je possède pour sauver ma fille... mon seul trésor !

Ermont, le second de Ponnis, comptait déjà quelques succès en des enquêtes réputées difficiles, et il n'en tirait pas vanité car il reconnaissait volontiers que seule la chance l'avait servi. Il ne comptait d'ailleurs que sur elle, à présent encore, et suivant son inspiration du moment, avait été passer la soirée dans un café-concert, sans espoir que cela l'avançât le moindrement. Il voulait simplement se reposer l'esprit, assura-t-il à Ponnis qui, lui, se chargeait de visiter, avec les agents des garnis, les hôtels de vingtième ordre des bas quartiers.

Si un malfaiteur, opérant seul et doué d'intelligence, arrive pendant longtemps à échapper aux policiers, les hommes d'une bande commandée par un chef, tombent fatalement dans les filets de la police. Il est rare que l'un d'eux, pressé de profiter des bénéfices de sa complicité, ne se fasse pas remarquer par des dépenses soudaines. Ponnis comptait là-dessus pour trouver la piste à suivre.

Ermont, donc, installé dans un fauteuil d'une salle de Montmartre, entendait sans écouter, chanteurs et chanteuses roucouler les romances en vogue. L'une des artistes, plus jolie que talentueuse, attira enfin son attention. Vêtue sans faste d'une robe noire, elle chantait des couplets réalistes sans obtenir les applaudissements désirés. L'indifférence de la salle était visible et la petite chanteuse avait hâte de terminer son numéro.

Ermont consulta le programme et lut : « Dolorès dans ses créations » pendant que l'artiste débitait sans conviction sa dernière chanson contant les malheurs immérités d'une fille abandonnée errant

dans la rue à la recherche d'un passant charitable.

Son visage régulier, ses cheveux noirs, restaient sans éclat. Mais à son cou brillait un collier de diamants... exactement pareil à celui qui avait été jeté par Mrs Norton, le soir tragique, aux bandits armés. Ce joyau étincelant ne surprenait pas les spectateurs blasés sur la valeur réelle des parures de ce genre exhibées sur la scène. Ermont, lui, avait de bonnes raisons pour remarquer le bijou et, sans attendre la fin du numéro de Dolorès, il quitta la salle, se fit indiquer l'entrée des artistes par le contrôleur et se précipita dans les coulisses.

Dolorès quittait à ce moment le plateau sur de faibles bravos qui la mettaient dans l'impossibilité de revenir saluer, ce dont elle se montra fort mécontente.

— Quelle boîte, grogna-t-elle s'adressant au régisseur. Ici, si on n'a pas de rengaines à refrain populaire, on ramasse la tape.

Le régisseur auquel Ermont avait montré sa carte, discrètement, désirait aider le policier et le mêla à la conversation.

— Tenez, lui dit-il, vous qui avez tant de relations, vous devriez parler de Dolorès à des directeurs de cabaret. La petite y réussirait mieux que chez nous. Elle chante juste et avec une toilette plus élégante, elle se taillerait son petit succès.

La chanteuse, subitement souriante, se tourna vers Ermont.

— Si pouvez faire ça, monsieur, vous n'aurez pas affaire à une ingrate. Je changerais de genre, je chanterais des valses et je prendrais un autre nom. Dolorès c'est un pseudonyme qui me porte la poisse, on dirait. Que penseriez-vous de « Muguette Rosier » ? Ça fait joli, hein ? Avec une robe claire et des cheveux roux...

— On va parler de ça tous les deux, fit-il aimablement. Courez vous habiller et nous irons prendre un glass dans une brasserie. Un glass et... une choucroute si vous voulez souper.

— Veine ! Justement j'ai pas dîné... Je ne vous demande qu'un petit quart d'heure.

— J'attends ici. Prenez votre temps et n'oubliez pas votre collier dans votre loge, ce serait dommage.

— Mon collier ? Oh ! du toc, mais ça fait de l'effet sur scène. Je ne te laisserai pas traîner car il vaut tout de même bien cent balles ce truc-là !

Elle disparut en chantonnant. Ermont, s'adressant au régisseur, demanda :

— Il y a longtemps qu'elle porte ce collier ? Il n'est pas très indiqué pour le genre de chansons qu'elle a.

— Je le lui ai dit. Mais elle était si contente de le mettre ! Elle ne l'a que depuis... voyons... eh bien depuis samedi... ça fait trois jours. Une femme qui ne mange probablement pas à sa faim et qui se paye des babioles de cent francs, c'est pas sérieux. Elles sont toutes comme ça... Dites, elle n'est pas mêlée à une sale affaire, au moins ? Ce serait dommage car c'est une brave fille.

— Rassurez-vous... Il n'y a rien contre elle seulement elle doit connaître quelqu'un de pas très recommandable. Elle a un ami ?

— Je ne crois pas. Un type pas recommandable ? Son frère, alors. Un vaurien qui ne travaille jamais et lui fauche la moitié de ses cachets.

Ermont prit le nom de ce peu intéressant personnage, Léon Bignac, habitant comme sa sœur, à l'hôtel Idéal, rue Biot.

— Il a déjà fait de la taule pour vol de motos, je crois. Si vous pouviez en débarrasser Dolorès, ce serait un bien pour elle.

La brune artiste ne mit pas plus de dix minutes à revenir et, vêtue d'un tailleur déformé par l'usage, montra à Ermont un sac à main usagé en disant :

— Toute ma fortune, deux cents balles, la quittance de ma semaine de chambre et mon collier. Si vous pouviez me donner un coup d'épaule pour un engagement sérieux, ce ne serait pas du luxe.

— J'en fais mon affaire. Allons souper, en camarades, Dolorès. Je m'intéresse beaucoup aux chan-

teuses qui veulent travailler sérieusement. Je vous ai entendue et je vous prédis une belle carrière.

Pendant le souper dans un établissement presque désert à onze heures du soir et qui ne s'emplirait qu'à la fermeture des salles de spectacle, Dolorès résuma son existence de malchanceuse ayant débuté comme ouvrière en modes et suivi les conseils de son frère aîné, son seul parent, qui la voulait riche, célèbre... et l'encourageait dans une voie où elle n'avait encore connu que des déboires.

— Bref, ce frère aîné vous aime bien ?

— Hum, entre nous, il voudrait surtout me voir avec du pognon pour en profiter. Il a un poil dans la main, ce pauvre Léon, et de mauvaises fréquentations. Il est aigri, brutal... pourtant il m'aime bien, je crois, au fond. A preuve ce collier qu'il m'a donné il y a quelques jours. Paraît qu'il l'a trouvé dans la rue. S'il avait pas été en toc, j'en aurais pas vu la couleur.

Elle riait, contente, un peu étourdie par le vin mousseux dont Ermont emplissait sans arrêt son verre. Il lui promit de s'occuper d'elle, de revenir la voir au café-concert et ajouta :

— Vous tenez beaucoup à ce collier ? Je vous demande ça parce que j'ai une petite amie qui est folle de bijoux... Si vous voulez me céder celui-ci, je lui en ferais cadeau pour me faire pardonner de l'avoir laissée seule ce soir.

— Oh ! paraît que ça ne va pas avec mon genre réaliste et des souliers neufs me seraient plus utiles. Alors si ça vous arrange... j'ai vu des vernis à quatre-vingt francs chez André... des vernis avec une boucle en strass, des talons hauts comme ça !

— Voilà cent francs... le reste sera pour les bas. Au revoir, Dolorès... A propos, ne dites pas à votre frère que vous n'avez plus le collier, ça le vexerait, ce garçon.

— Pas de danger que je lui en cause ! A bientôt, hein ? Ça me chagrinerait si vous oubliez votre promesse...

Malgré l'heure tardive, Ermont se fit conduire en taxi chez Mrs Norton qui recevait et consentit

à le rejoindre dans le boudoir où un domestique l'avait prié d'attendre.

— Est-ce bien la réplique de votre collier, Madame ?

— Oui, oui, sans aucun doute. Le fermoir est identique au vrai qui a été exécuté par un joaillier ayant fait les deux colliers pour moi seule. Il m'a assuré qu'il n'en existait pas d'autres. Alors vous tenez les bandits ?

— Pas encore mais je ne désespère plus. Voici votre bien, Madame.

La riche Américaine tint à donner une récompense au policier qui, une fois dans la rue, monologua, amusé :

« Cinq cents francs ? Donc bénéfice de quatre cents balles que j'enverrai demain à cette gentille Dolorès. Une fois de plus, la chance m'a servi... Ponnis sera content de moi.

CHAPITRE V

RANCUNE D'APACHE

Comme convenu, Karten vint ce soir-là au comptoir du bar fréquenté par Jules Barrey qui y était connu. L'Anglais commanda porto sur porto et bavarda familièrement avec le garçon qu'un pourboire généreux avait apprivoisé.

— Je voudrais visiter Paris, lui dit-il. Je voudrais aussi connaître le monde des courses, ceux qui sans ressources, vivent du gain du Pari-Mutuel. Puisque vous prenez les paris, ici, vous voyez forcément la clientèle qui m'intéresse.

— Ça oui. Tenez, voilà justement un de ces messieurs...

Jules Barrey venait d'entrer dans le bar. Mains dans ses poches, il se dirigea vers la caisse derrière laquelle somnolait le patron et lui dit à mi-voix :

— Sale business, aujourd'hui... Mes deux « favo-

ris » ont été distancés et j'avais misé gros. Soyez chic, prenez-moi pour demain « Belle Allure » à cent balles placé...

— Aboule l'oseille. Tu me dois déjà six cent cinquante balles et je ne suis pas Crésus, moi. Tu dois toujours toucher la grosse galette... seulement ça ne vient pas, alors je ne marche plus.

— J'ai eu des ennuis, là ! Un boulot délicat devait me rapporter cinq « sacs ». J'ai fait le boulot et mon type s'est dégonflé au moment de casquer. Aussi si jamais je peux lui causer des ennuis, il verra que ça coûte toujours cher de ne pas être régulier. Allons, un bon mouvement, quoi ? « Belle Allure » fera une grosse cote. Le tuyau est sérieux, me faites pas rater ça !

Il geignait, le colosse, il se faisait doucereux pour amadouer le patron qui, sans colère, mais résolument, opposait à son client un visage impassible.

— Je suis pas Crésus, répéta-t-il. Dégage la caisse, mon vieux, et reste si tu consommes. Sinon, faut pas encombrer le comptoir.

Karten qui avait tout entendu et s'était rapproché de Barrey, lui dit :

— Le cheval « Belle Allure » est sûr ? J'ai bien envie de tenter la chance sur lui et comme je vous dois ce tuyau, il est juste que je vous fasse bénéficier de mon gain si je touche quelque chose.

— Ça c'est parler, approuva Barrey tendant à l'Anglais sa large main. Vous pouvez jouer « Belle Allure » si vous avez du pèze, c'est du tout cuit. Je regrette assez d'être fauché, allez !

— Vous ne le serez plus demain si le cheval gagne. Voulez-vous boire quelque chose ? J'attends un ami et nous allons nous installer à une table libre. Venez donc... Je suis Anglais, cela s'entend à mon accent, n'est-ce pas ? Si vous connaissez les bas-fonds de Paris, vous pourriez me servir de guide et gagner ainsi de bonnes journées. Je devine que vous êtes, vous, un Parisien pur sang.

Ils s'étaient assis devant un guéridon placé au fond de la salle étroite et profonde. Le garçon vint

leur servir deux consommations et s'éloigna. Le romancier, alors, reprit :

— J'écris des romans policiers pour mon plaisir car je suis riche et n'ai aucun besoin de gagner de l'argent. Je suis surtout amateur de récits vécus et je payerais gros, tenez, celui qui pourrait m'expliquer le mystère de l'hôtel Gerhord.

Barrey sursauta, pâlit un brin, fit un mouvement pour se lever mais Lucien Verserol, entré dans le bar et s'étant dirigé vers la table de son ami, posa les mains sur les larges épaules du colosse en lui murmurant :

— N'aie donc pas peur, Barrey. Nous ne sommes pas de la police, nous, et nous voulons seulement nous entendre avec toi...

Le faux barman reconnut immédiatement le reporter et grommela :

— Un sale boulot, ça oui. Des risques et « la peau » comme remerciement du vieux. Ah ! celui-là...

— Le vieux c'est le chef, hein ? Ecoute, Barrey, tu ne risques rien en nous avouant tout car ce que nous demandons, mon ami et moi, c'est de retrouver la jeune fille enlevée. Le vol des bijoux ne nous intéresse pas.

Barrey aurait bien voulu fuir mais le bar était encombré près de la porte par les clients consommant devant le comptoir et, d'autre part, les deux détectives amateurs sembaient sincères.

Après tout, Barrey n'était pas le principal coupable et on ne pourrait lui reprocher que quelques coups de poings... Il devina où était son intérêt et murmura, penché vers Karten et Lucien :

— Le vol des bijoux c'est pas le business du même type. Je sais rien concernant la bande qui a raflé les diams. J'connais que le vieux bandit qui m'a engagé pour tenir l'emploi de barman et surveiller la petite miss blonde. J'avais ordre d'avertir un complice si miss Gerhord quittait le salon. C'est c'que j'ai fait quand j'ai vu que vous la suiviez au premier étage. J'ai eu qu'à déboucher une bouteille de champagne en laissant partir le bou-

chon dans la direction de l'homme. C'est tout ! Avant, comme de juste, il avait fallu que je me glisse dans l'hôtel et que j'assomme le vrai barman. J'ai frappé aussi un policier qui m'aurait empêché de filer, après le business. C'est tout.

Discrètement, Karten glissa cinq billets de cent francs dans la main du misérable qui, complètement amadoué par cette récompense, continua :

— Ça vaut le double, entre nous !

— Non, riposta l'Anglais sans élever la voix. Cela vaudrait dix fois plus si tu en savais plus long.

— Cinq mille ?... Nom de nom... mais attendez donc... J'peux vous donner un sérieux coup de main pour retrouver la petite miss, moi. J'ai vu le vieux et ses complices. Trois types chargés de remplacer les « extras » et celui qui, avec le vieux, a rejoint la petite là-haut et l'a emportée. Les plombs ont été coupés par la bande des voleurs de bijoux, c'qui a simplifié la besogne des autres. On m'avait chargé de fermer le compteur et d'crier au feu dix minutes après que j'aurais donné l'signal au grand blond.

— Alors, raconte-nous l'affaire sans rien omettre, fit Lucien. Tu as notre promesse que nous ne te livrerons pas à la police et l'assurance que nous te remettrons cinq mille francs après ta confession contrôlée.

— Puisque ce vieux, votre chef, n'a pas tenu sa promesse envers vous, vous êtes délié vis-à-vis de lui de toute discrétion, ajouta Karten soucieux de libérer Barrey de tout scrupule.

— Et comment, approuva celui-ci convaincu. Un sale type qui est pas régulier, on le « donne » sans remords. Alors voilà la chose...

Et il raconta que, sans argent, il avait été trouver son ami Henriet, un jeune camelot qui l'avait parfois aidé car Henriet, travaillant honnêtement et régulièrement, se faisait de bonnes journées.

Mais cette fois le camelot, sans doute las de prêter de l'argent à fonds perdus, avait simplement proposé à Barret... de l'ouvrage.

— Faut devenir sérieux, mon vieux. Le poil

dans la main et les paris aux courses ont jamais enrichi personne. J'ai justement entendu parler d'un bon petit emploi... chez un docteur de banlieue. Il cherche un gardien pour sa propriété. Tu auras un chalet meublé, un fusil, la nourriture assurée et mille francs par mois. Le boulot ? Une sinécure... empêcher les curieux de rôder autour du jardin et renvoyer les visiteurs. Ça ne t'épuisera pas, hein ? Si ça te va, je te présente demain au second du toubib, un grand blond avec l'accent alsacien et qui s'appelle Fritz. J'ai fait sa connaissance au marché de Nogent-sur-Marne où il achète les provisions du toubib qui, lui, sort très rarement.

Barrey comprit que Henriet ne lui prêterait pas un centime et il se résigna à essayer de gagner sa vie.

Le lendemain il accompagna donc le camelot à Nogent.

— On n'est pas allé chez le docteur, continua Barrey. Henriet m'a conduit au marché où il a vendu un produit à détacher et quand le nommé Fritz est passé, il l'a appelé pour me présenter. Henriet a touché dix balles pour sa peine et moi j'ai suivi Fritz qui m'a conduit au bord de la Marne. Là, en longeant la rivière, il m'a cuisiné. Ma physionomie lui revenait, qu'il m'a dit... et si j'étais assez intelligent pour savoir obéir sans questionner, je gagnerais des billets de mille dans une seule nuit. Naturellement j'ai flairé quelque chose de dangereux parce que, pour gagner des billets de mille en une nuit, faut accepter le risque. J'étais « sans un ». J'ai donc répondu que s'y s'agissait pas d'supprimer quelqu'un, on pouvait causer.

Karten et Lucien, accoudés sur le guéridon de marbre, écoutaient fiévreusement. Barrey était prêt à vendre son chef, ses complices. Bandit sans honneur, il appartenait au plus offrant et la banque avait remis aux deux amis la valeur du chèque signé par Gerhord, cinquante mille francs !

Barrey, qui se souvenait fort bien de la beauté de miss Margaret et du trouble visible du jeune re-

porter la contemplant extasié, lorsque tous deux étaient venus boire une coupe de champagne au buffet, sentait qu'il avait affaire à un amoureux uniquement soucieux de délivrer l'aimée. Mieux valait donc le servir et se mettre, moyennant finances, naturellement, du côté des honnêtes gens.

— Alors, fit-il, ce Fritz me raconta que son patron avait une dent contre lord Gerhord et voulait se venger de lui en lui enlevant sa fille. Il ne ferait aucun mal à la gosse mais il la garderait prisonnière pour que le riche Anglich, sache enfin ce que c'est que le désespoir. Gerhord allait donner une grande soirée où il y aurait foule et pendant laquelle il serait facile d'isoler la petite et de l'enlever. Trois complices s'arrangeraient pour remplacer les « extras » demandés à une agence.

— J'assisterai à cette soirée, ajouta Fritz. Vous, vous prendrez la place du barman qu'il faudra s'arranger pour évincer... au moment où je viendrai demander à boire. Je vous procurerai un habit et, grâce à nos trois complices, vous pourrez facilement pénétrer dans l'hôtel.

« Ça ne m'a pas paru bien terrible et j'ai dit oui. Le soir je suis allé au rendez-vous, chez un loueur d'habits où Fritz m'a présenté aux trois autres, des types « affranchis » ça se voyait. Et le lendemain soir, à l'heure fixée, j'ai pénétré dans l'hôtel Gerhord. Assommer le barman était facile. Je l'ai poussé sous le comptoir du buffet et j'ai servi les invités. Mais dix minutes après avoir fait partir le bouchon de champagne dans la direction de Fritz, comme convenu, quand j'ai voulu fermer le compteur, tout s'est éteint... Ça m'a surpris et j'suis resté un moment sans bouger... J'ai aperçu alors une silhouette qui, en reculant, s'approchait du buffet, j'ai eu le trac et j'ai frappé le type à la nuque... Un des faux larbins, arrivé sans que je l'aie vu près de moi m'a dit alors de filer tout de suite et m'a poussé dans le vestibule en me disant que les voleurs de bijoux étaient pas des gens au chef. Mon business était fini... Je suis parti sans m'occuper du reste.

Seulement le lendemain, y avait personne au rendez-vous, sur le bord de la Marne ! Henriet a pas pu me dire où logeait son toubib. J'avais été roulé, quoi !

— Bon... Tu as tout dit, hein ? En tout cas, le docteur habite bien Nogent puisque son second vient au marché de cette ville pour y faire des provisions. Reste à notre service, Barrey, tu ne le regretteras pas.

— Voici pour vous faire prendre patience, ajouta Karten tendant à l'apache trois mille francs. Le reste... avec une gratification vous sera remis si vous nous servez bien.

— A c'tarif-là, monsieur l'Anglais, je vous livrerais tous les toubibs étrangers qu'habitent Paname. Du reste ça me dégoûte, finalement, les gens qui s'attaquent aux femmes. La petite miss est trop mignonne pour rester chez ce vieux grigou.

Certains que Barrey tiendrait parole, les deux amis le quittèrent après lui avoir fixé rendez-vous pour le lendemain matin et ils se rendirent à la Préfecture de police où ils eurent la chance de trouver l'inspecteur Ponnis auquel ils racontèrent ce qu'ils avaient appris.

— On vous a « eus », grogna celui-ci sceptique. Pourquoi un docteur qui est riche, probablement, et dans une belle situation, se lancerait-il dans une affaire qui peut le conduire en prison ? Par haine contre Gerhord ? Mais les deux autres femmes disparues, enlevées de la même manière et... mon enquête d'aujourd'hui me l'a appris... qu'a approché, avant leur enlèvement, un homme de trente ans environ, blond, élégant et parlant avec un accent allemand assez prononcé, ces deux malheureuses n'ont aucune relation avec lord Gerhord ! Croyez-moi, votre Barrey a profité de l'occasion pour vous extorquer de l'argent, rien de plus. En tout cas, je me charge de le faire surveiller, de l'arrêter au besoin. Il est sûrement mêlé à l'affaire puisque vous l'avez formellement reconnu Verserol.

— L'arrêter serait une faute, assura Karten mé-

content. Laissez-nous nous occuper de cet homme qui, j'en suis convaincu, ne nous a pas menti... du moins en ce qui concerne ce prétendu médecin. Quant à l'histoire contée par Fritz d'une haine entre son maître et Gerhord, c'est simplement une fausse explication donnée par lui à Barrey pour justifier le désir d'enlever Margaret. Je vais d'ailleurs en vous quittant, me rendre près de mon ami Gerhord qui nous renseignera utilement.

Une demi-heure après, Gerhord affirmait aux deux détectives amateurs qu'il n'avait jamais été en relations avec un médecin étranger.

Pourtant il était indéniable que ce n'était pas pour obtenir une rançon qu'on avait enlevé la jeune Anglaise car la poste n'avait rien remis au malheureux père, ni au metteur en scène de l'artiste de cinéma Annette Porter. Quant à Lise Legrand, modeste mannequin sans fortune comme sans relations puissantes, ses ravisseurs devaient savoir qu'elle était totalement incapable de payer sa liberté.

Pourquoi, alors, avait-on enlevé dans Paris, trois femmes jeunes et belles ?

Lucien Verserol dont l'amour grandissait avec ses angoisses, n'osait pas répondre à cette question que son esprit posait inlassablement.

CHAPITRE VI

LA VILLA DU BORD DE L'EAU

Nogent étire le long de la Marne ses villas coquettes, ses guinguettes accueillantes, ses jardinets de petits rentiers amis du calme et de la pêche à la ligne.

En continuant de suivre le bord de l'eau, dans la direction de Gournay, on arrive à un endroit charmant en été, sinistre en hiver, et qui fut jadis une immense propriété boisée. Depuis, morcelée, la propriété s'est divisée en portions encore vastes

achetées par des gens qui ont fait bâtir leur demeure tout en haut de leur terrain, c'est-à-dire près de la route nationale desservant Brie-sur-Marne et Noisy. Les jardins descendent en pente vers la rivière et gardent encore leur aspect de bois touffu.

Depuis six mois une de ces propriétés, la plupart du temps sans habitants, était occupée par un étrange personnage.

Il avait environ cinquante-cinq ans et se faisait appeler le docteur Harkmann. De taille un peu au-dessous de la moyenne, il était gros, chauve et myope et son visage rond, soigneusement rasé, avait une expression joviale. On pouvait en le regardant, le prendre pour un de ces nombreux petits rentiers à la fortune modeste mais sûre qui vivent paisiblement, sans ambitions comme sans remords. Harkmann semblait le plus inoffensif des hommes.

Cependant une légende s'était créée le concernant, légende dans laquelle les enfants et les vieilles femmes des environs lui attribuaient le rôle du méchant sorcier.

Il ne sortait jamais de sa propriété et les commerçants d'alentour n'avaient de rapports qu'avec Fritz, intendant et secrétaire du docteur. Fritz, dans la force de l'âge, lui, ne se montrait pas bavard et les commères avaient dû inventer, chercher à deviner ce que ces deux étrangers pouvaient bien être.

Harkmann se disait Suédois et Fritz Alsacien. Leurs trois domestiques, individus de mise négligée et de figures assez inquiétantes rappelaient fort bien les personnages dangereux des anciens films à épisodes dramatiques. Nul maître de maison soucieux de sa sécurité n'eût gardé même une heure chez lui de tels hommes. Harkmann s'en accommodait, pourtant. A quoi étaient-ils bons ? Les curieux les plus audacieux venus rôder le long du mur du parc ne virent jamais Bonnart, Ratrier et Annoyon se livrer à la moindre besogne ménagère. Ils laissaient le jardin en friche et, de temps en temps, ils partaient en auto. Plus souvent, ils

pêchaient au bord de la rivière, prouvant ainsi qu'ils avaient trouvé une sinécure et que le docteur Harkmann était le moins exigeant des patrons.

Or, surtout dans les villages, le mystère devient vite du drame. On conclut que le docteur, Fritz et leurs trois serviteurs se livraient à des besognes louches.

La maison occupée par eux était pourvue de deux étages. Bâtie sur la hauteur, elle dominait le chemin de halage et, au début, les promeneurs nocturnes ne virent jamais briller la moindre lumière derrière les fenêtres de ces étages. Le docteur et ses inquiétants compagnons se cantonnaient au rez-de-chaussée dont une pièce avait été aménagée en laboratoire. Harkmann se livrait là à des recherches scientifiques dont le but restait un secret.

Or le lendemain du bal offert, à Paris, par lord Gerhord, une des chambres du second étage sembla habitée. Les jours suivants, deux autres fenêtres s'illuminèrent, au crépuscule et Fritz, chargé d'approvisionner la villa, acheta pour la première fois des biscuits et des fruits.

Le docteur Harkmann avait donc chez lui trois nouveaux hôtes arrivés sans être vus et désirant sans doute rester ignorés car les fenêtres du second étage continuaient d'être hermétiquement closes et personne ne vint dans le jardin.

— Pour moi, avait déclaré la boulangère, ce sont des faux monnayeurs. Une bande internationale qui opère là en toute tranquillité. Harkmann n'est pas plus docteur que mon mari. Il y a huit jours, le gosse des Lefèvre est tombé malade et on a couru au plus près pour ramener un médecin. Le plus près c'était ce soi-disant Suédois qui a fait répondre par son secrétaire qu'il n'exerçait plus et se consacrait uniquement à ses travaux de laboratoire. Le petit Lefèvre pouvait bien « passer » Harkmann s'en moquait, allez ! C'est pas naturel et, pour moi, ça prouve qu'il n'est bon qu'à faire de la fausse monnaie.

Il y avait à Nogent un commerçant qui, pas-

sionné pour la pêche, se levait au petit jour et filait en barque le long des berges avec l'espoir, toujours déçu de rapporter une friture.

Obligé d'ouvrir son magasin à huit heures, il se levait à cinq heures, gagnait le bord de la Marne, détachait sa barque et remontait le courant jusqu'à Gournay.

Silencieux comme tous les pêcheurs, il n'oubliait pas d'admirer le ciel pâle, la campagne encore engourdie par l'hiver mais qui garde, en la dure saison, une mélancolique beauté. Collet, tel était le nom de ce pêcheur matinal, aimait surtout les arbres même dénudés et ce matin-là, quatre jours après la disparition de Margaret Gerhord, il accosta juste en face de la propriété de Harkmann. Le vent assez violent l'empêchait de lancer sa ligne et il se contenta d'admirer de loin le parc auquel ses immenses saules donnaient un aspect romantique.

« On dirait le château de la Belle au Bois Dormant », pensa Collet.

Comme pour justifier cette appellation, une fenêtre s'entr'ouvrit au second étage de la maison et une main agita une longue écharpe bleue.

A qui la dame invisible pouvait-elle bien adresser cet appel ?

Collet était le seul être vivant qui se trouvât à ce moment sur l'eau et personne ne passait sur la route.

Intrigué, il attacha son bateau à un tronc d'arbre, sauta sur la berge... mais la fenêtre se referma et, dans le silence absolu de cette aube d'hiver, un cri de douleur se fit entendre, un cri de femme torturée... Collet, ému fut sur le point de sonner à la porte de la propriété mais réfléchit qu'après tout il n'avait pas le droit d'intervenir.

De retour chez lui il conta pourtant la chose à un agent chargé de la circulation.

— La propriété en question est sur la limite de Brie. Tâchez de savoir à qui elle appartient. Vrai, cette histoire me tourmente car le cri que j'ai entendu m'a glacé les sangs.

L'agent, peu convaincu d'un drame, fit cepen-

dant son rapport au commissaire de Nogent qui conclut :

— Bah ! un mari jaloux qui surveille une épouse coquette, rien de plus, sans doute. Nous ne pouvons sans motif légal, intervenir là-dedans. Je vais pourtant demander par téléphone le nom du propriétaire de cette demeure.

Il était alors neuf heures du matin. Dix minutes après, trois personnes se présentaient au commissariat et demandaient à être reçues. Il leur fut donné satisfaction car l'un d'eux avait fait passer sa carte et le commissaire, ayant lu le nom de Lucien Verserol, reporter de *L'Universel,* ne voulait point mécontenter un journaliste.

Lucien, le romancier Karten et Jules Barrey (celui-ci peu rassuré en se voyant devant le commissaire), s'assirent et expliquèrent la raison de leur démarche. Barrey, interrogé, dut parler du mystérieux Fritz venant deux fois par semaine au marché de Nogent.

— Diable, diable... grommela le commissaire perplexe... Vous n'avez aucune qualité pour enquêter, messieurs, et je sais que la police de Paris s'occupe activement de la disparition des trois jeunes femmes. Pourtant je prends en considération votre profession, Verserol, et votre légitime désir de fournir à votre journal des informations intéressantes. Je ne connais pas ce Fritz qui peut n'avoir aucun rapport avec les coupables mais il y a un instant, un agent m'a rapporté un fait qui, après tout, pourrait concerner ces malheureuses.

Il parla alors de ce qu'avait vu Collet et conseilla aux trois hommes d'aller voir le commerçant.

— Il tient le bazar du coin de la rue. Il vous donnera des détails complémentaires. Notez que, personnellement, je ne veux pas supplanter mes collègues de la P.J. et que mon renseignement est d'ordre strictement privé... comme votre intervention, du reste. Bonne chance, Messieurs. Après tout, on ne sait jamais... Ces jeunes femmes sont peut-être séquestrées dans une villa du bord de l'eau. J'ai

obtenu, il y a un instant, le nom du maître de la villa, c'est le docteur Harkmann.

Barrey, une fois dans la rue, refusa d'accompagner les deux détectives amateurs. Il ne tenait pas à se trouver en face de Fritz qui, il le devinait, lui ferait payer cher sa trahison. Karten insista pour le garder mais Lucien jugea inutile d'exposer leur pitoyable allié à des représailles et lui permit de reprendre l'autobus à destination de Paris.

— Barrey nous aurait gênés si nous voulons être reçus dans la propriété, dit-il à Karten en remontant en auto. Admettons que nous soyons sur la bonne piste. Dans ce cas, on aurait vite reconnu notre homme et les bandits se seraient immédiatement mis sur la défensive. Nous, nous restons des inconnus, des gens inoffensifs venus en curieux pour admirer un parc que vous vous direz désireux d'acquérir. La propriété n'est pas à vendre mais, vous présentant comme amateur décidé à payer généreusement une maison qui vous conviendrait fort, vous ne pouvez qu'être bien accueilli. Notre motif de visite est acceptable même si le propriétaire du lieu refuse de céder son bien.

L'auto, conduite par le romancier anglais, roulait maintenant sur le chemin de halage. A droite, des haies vives, des murs couverts de lierre, clôturaient les terrains en pente. Lucien reconnut vite le mur et la maison carrée et blanche signalés par Collet.

— Stoppons ici. Nous longerons ce mur pour trouver la porte. Je vous laisserai parler, Verserol. Mon accent anglais pourrait éveiller les soupçons si l'homme est le coupable. Nous avons le signalement détaillé de Fritz et des trois complices, donc dès l'entrée nous saurons si nous avons fait erreur.

La porte de chêne située au bout du mur s'entr'ouvrit lentement cinq minutes après que Lucien eût sonné.

— Le docteur ne reçoit pas, grogna le domestique dont le visage était dissimulé sous un large feutre aux bords rabattus.

Il voulut refermer la porte mais Karten l'avait prévu et fonça résolument, suivi par Lucien qui,

d'une main preste, décoiffa l'individu en expliquant ironiquement :

— J'aime les gens polis et je n'admets pas qu'on me parle avec un chapeau sur la tête.

Et il examinait la figure de ce bizarre domestique qui paraissait plutôt un repris de justice qu'un honnête serviteur. Ratrier, un instant interdit par ce geste et l'air décidé mais assez insouciant des deux visiteurs, se résigna enfin à leur obéir et les guida vers la maison.

— Attendez ici, dit-il après les avoir fait entrer dans une pièce meublée de deux bancs de jardin et d'une table de fer. Je vais voir le docteur mais je vous avertis que...

— Ne vous inquiétez pas de ce qui ne vous regarde pas, riposta Lucien. Je tiens absolument à parler au propriétaire de cette propriété. Mon ami a une affaire à lui proposer.

Une affaire ? Ratrier qui flaira en Karten un homme riche disparut immédiatement. Dans le vestibule il se heurta à Bonnart et à Annoyon qui avaient entendu la sonnette et accouraient, intrigués mais inquiets aussi.

— Des types qui veulent voir Harkmann pour affaire, expliqua rapidement Ratrier. Le plus jeune ne manque pas de culot et à l'air affranchi.

— Et si c'étaient des flics ?

— Je les aurais flairés, va... Harkmann ne dit rien de ses relations et il connaît ces gens-là... Faut voir...

Il ouvrit une porte sans frapper... celle du fameux laboratoire. Sans s'inquiéter de la femme qui, étendue sur une table d'opération et attachée par des courroies, semblait dormir, il dit :

— Chef, y a deux types qui veulent vous causer... pour affaire. Vous attendiez quelqu'un ?

— Pas ce matin, Ratrier. Je compte sur la proche visite d'un confrère... est-ce lui ? Vous a-t-il dit son nom ?

— Ma foi, j'lui ai pas demandé. Entre nous, le métier de larbin c'est pas fait pour moi. Débrouillez-vous donc avec ces deux types. Moi, je garderai

la petite brune. Qu'est-ce que vous allez lui faire ? Vrai, ça me dégoûterait de vous voir lui abîmer le portrait. Elle est rudement jolie !

Et la brute contempla le visage livide et immobile de... celle qui, sur les écrans du monde entier, avait été la séduisante Annette Porter.

Harkmann, qui souriait toujours, haussa les épaules et, désirant rassurer son complice pour s'épargner des reproches, daigna expliquer :

— Je l'ai choisie jolie parce que j'ai le respect de la beauté. Cette artiste rêvait de gloire, celle que je lui procurerai sera immortelle. Tu ne peux pas comprendre, Ratrier... L'opération que je tente sur cette femme est la plus audacieuse qu'on ait jamais osé faire. Je vais lui donner un cœur immortel.

Et il désigna de la main un objet de métal posé sur un socle, un minuscule moteur dont on entendait distinctement le mouvement mécanique. Ratrier, sinistrement impressionné, grogna :

— Drôle de goût d'opérer des gens bien portants alors que vous refusez de soigner les malades. Mais, après tout, nous, on est payé pour obéir, bien payé... et c'est vous seul le responsable.

Il s'approcha de la table d'opération. Harkmann lui prit le bras et l'entraîna hors du laboratoire dont il ferma la porte à clef. Puis il se dirigea vers la salle d'attente et, saluant aimablement les deux visiteurs, leur demanda ce qu'ils désiraient. En face de ce gros homme souriant, nos détectives amateurs se sentirent gênés. Le docteur n'avait pas l'aspect d'un bandit ni d'un sadique. Ses lunettes brillantes laissaient voir des yeux bleus assez doux. Les manières du... Suédois... étaient courtoises.

Karten, un brin confus, s'était levé. Lucien rendit au docteur son bon sourire et s'excusa de le déranger.

— Votre beau parc est le coupable, docteur. Mon ami et moi, nous voulons écrire en collaboration un ouvrage historique et il nous faut la tranquillité, le silence, la solitude. Votre demeure nous conviendrait parfaitement et nous avons décidé de vous en offrir un prix bien supérieur à celui que vous

l'avez payée. Vous êtes étranger, je le vois à votre accent tout en constatant que vous parlez facilement notre langue. Peut-être ne tenez-vous pas à demeurer longtemps ici. Dans ce cas, profitez de l'occasion que nous vous offrons de réaliser un bénéfice certain. Est-il indiscret de vous demander combien vous a coûté cette demeure ?

— Nullement indiscret mais bien inutile, répondit le docteur toujours souriant et cordial. Je ne veux pas partir et je n'ai aucun besoin de faire un bénéfice. Si vous recherchez le calme nécessaire à tous les travaux intellectuels, je suis dans le même cas. J'ai choisi ce lieu pour les raisons qui vous le font désirer. Ayant renoncé à toute clientèle, je me consacre à des recherches scientifiques et j'ai ici un laboratoire admirablement organisé. Donc...

Poliment il gagnait la porte qu'il ouvrit signifiant ainsi que la visite était terminée. Karten, certain que ce gros homme débonnaire n'avait rien à voir avec l'enlèvement des trois disparues, regrettait fort son indiscrétion et, en vrai gentleman, saluait déjà, prêt à se retirer. Lucien, lui, avec son habituelle désinvolture professionnelle s'empara familièrement du bras de Harkmann en disant :

— Peut-on voir votre laboratoire ? Je suis un profane pour tout ce qui concerne la science mais je serais ravi que vous m'expliquiez les grandes lignes de vos travaux. Dans notre ouvrage, qui se terminera par un résumé des réalisations scientifiques, nous parlerons des savants modernes, de leur dévouement... de leur héroïsme même... Nous autorisez-vous à citer votre nom avec ceux de nos gloires nationales, docteur ?

Harkmann était vaniteux ! La proposition le séduisit et ce fut avec une complète sincérité qu'il répondit, flatté, conquis :

— Je permets, Monsieur, et je suis très honoré... Je vais vous montrer mon laboratoire et mon expérience en cours...

Ratrier, rôdant dans le vestibule, entendit ces mots et tressaillit. Est-ce que le chef allait commettre l'imprudence de laisser « les deux types » exa-

miner Annette Porter ? Le monde entier connaissait les traits de la célèbre artiste dont la disparition avait été annoncée dans toute la presse. Or l'imprudence de Harkmann risquait d'amener sa perte et aussi celle de ses complices.

Ratrier mit sa main dans la poche où il avait toujours un browning chargé... Mais le docteur, passant devant la porte de son laboratoire, en ouvrit une autre et s'effaça pour laisser passer Lucien et son ami. Ratrier, avançant la tête, aperçut alors un second laboratoire qu'il ne connaissait pas et il respira, rassuré.

Harkmann, désignant de la main aux deux visiteurs des viscères conservés dans des bocaux, des éprouvettes remplies de liquide, résuma :

— Je cherche, après tant d'autres, le sérum du cancer. Vous avez le radium, mais le radium est fort coûteux et je veux, moi, un remède à la portée de tous. Je trouverai ! La tâche est rude et je travaille de l'aube à la nuit... Quand on m'a annoncé votre visite, je surveillais l'ébullition de cette ampoule et j'ai dû couper le courant électrique.

Il tourna le bouton du réchaud sur lequel était posée l'ampoule. Lucien, vivement intéressé, s'en approcha, voulut sans doute toucher au verre et, d'un geste maladroit, renversa la précieuse ampoule qui tomba sur le sol cimenté et s'y brisa. Il parut atterré de cet accident, se confondit en excuses. Harkmann, toujours aussi souriant, le rassura :

— Le malheur n'est pas grand. J'ai une autre quantité de ce mélange et comme l'ébullition était interrompue, je ne perdrai guère de temps à préparer une autre ampoule. Messieurs, désolé de n'avoir pu vous satisfaire, mais les propriétés ne manquent pas, aux environs de Paris, et vous trouverez facilement ce qu'il vous faut. Léon, reconduis ces messieurs.

Le docteur, ayant désigné la porte de la main, vit accourir Léon Ratrier qui s'empressa de pousser les deux amis vers le jardin pendant que le docteur s'enfermait dans ce second laboratoire, sans doute pour reprendre ses travaux humanitaires.

Dehors, Karten, mécontent, regretta tout haut d'avoir importuné un savant aussi courtois. Cet étranger était-il responsable de son domestique qui, après tout, pouvait ne pas être un des complices de Barrey. Les signalements, mêmes précis, s'adaptent si souvent à des personnages divers.

— Mon cher, ironisa Lucien, vous me démontrez que les bons auteurs de romans policiers ne sont pas toujours d'adroits détectives dans la vie réelle. N'avez-vous rien remarqué ?

— Rien de spécial, sinon votre maladresse, Verserol.

— Maladresse voulue ! Eh oui... ce laboratoire n'est pas celui dans lequel Harkmann travaille actuellement sinon les tables ne seraient pas recouvertes de poussière.

— Oh, mon bureau, à Londres, n'est pas mieux tenu, car je défends à mon vieux domestique d'entrer dans la pièce et de toucher à mes papiers. Pourtant je travaille tous les jours dans mon bureau et...

— J'ai pensé à cela et admis que notre bizarre docteur pouvait interdire l'entrée de son laboratoire à des serviteurs probablement mal stylés. Néanmoins j'aurais remarqué, dans ce cas, la trace des doigts du docteur sur les objets dont il prétend se servir. Or tout est recouvert d'une fine couche grise. Pourtant, voulant avoir une preuve absolue de ce que je pressentais, j'ai renversé l'ampoule qui s'est docilement brisée sur le sol. Or une ampoule destinée à supporter une température...

— Je comprends, interrompit Karten un peu honteux de s'être montré si peu perspicace... Vous avez raison, Lucien. Le verre employé pour ces expériences, comme celui qui sert, de nos jours, aux ustensiles de cuisine et à l'automobilisme, présente une résistance absolue et, sous un choc très violent, tombe en poussière au lieu de se briser en éclats. Donc l'ampoule n'était pas destinée à être chauffée. Pourquoi cet homme nous a-t-il menti s'il n'a rien à cacher ? Pourquoi ce bandit dont le signalement nous a été donné par Barrey correspond-il si bien avec celui du domestique qui nous a intro-

duits ? Allons, nous n'avons pas perdu notre temps.

Lucien, redevenu songeur, ne répondit pas. Il longeait lentement le vieux mur couvert de lierre en regardant la maison blanche aux fenêtres fermées. A mesure qu'il s'éloignait, le second étage devenait plus visible...

A qui appartenait la main qui avait agité l'écharpe bleue aperçue par Collet ?

Comment savoir la vérité ?

Devinant les pensées de son ami, Karten reprit :

— Dans mes romans, les détectives amateurs se livrent à des prouesses et s'introduiraient cette nuit dans la propriété pour inspecter le second étage. Je reconnais que, dans la réalité, la chose est impossible. Mettons donc l'inspecteur Ponnis dans notre secret et décidons-le à agir légalement. C'est faisable car nous avons des raisons suffisantes de réclamer l'aide de la police. Il y a présomption de culpabilité et Ponnis obtiendra des renseignements sûrs concernant le docteur danois. Quant à son domestique, il doit posséder un casier judiciaire chargé. Oh, attention... voici Fritz...

Le colosse blond, longeant la berge, se dirigeait en effet vers la propriété de son maître. Les deux amis ne pouvaient pas douter que ce fût bien là le second du docteur. Jules Barrey savait admirablement décrire la physionomie de ceux qu'il connaissait.

Or ce Fritz avait assisté à la soirée de lord Gerhord. Il pouvait donc avoir remarqué, ce soir-là, et le journaliste dansant avec Margaret, et le romancier anglais traité en intime par le maître de la maison. Baissant la tête, les deux amis, feignirent de s'absorber dans la contemplation de la rivière. Pour donner le change, Lucien fredonna un refrain à la mode et Fritz, ne voyant en eux que des promeneurs, ne leur accorda en passant aucune attention. Il ouvrit la porte de chêne avec une clef qu'il avait sur lui. Karten et Lucien purent alors se tourner vers la maison dont une des fenêtres du second étage venait de s'entr'ouvrir. L'écharpe bleue fut encore agitée par une invisi-

ble main. Le vent, assez violent ce matin-là, soulevait la gaze fragile... Fritz, maintenant dans le jardin, aperçut ce signal et lança vers la fenêtre une menace en langue allemande... La captive, effrayée, lâcha l'écharpe qui, portée par le vent, s'envola au-dessus du mur, s'accrocha à une branche dénudée d'un arbre de la berge.

Cette fois, Karten comprit l'importance de cette preuve donnée par le hasard et devança son ami pour grimper jusqu'à la branche maîtresse où pendait la bande de gaze...

— Enfin, soupira Lucien, s'emparant de l'étoffe légère que lui tendait l'Anglais, nous possédons une preuve irréfutable... Regardez, mon ami, il y a deux initiales brodées : « A. P. » Annette Potter ! Une visite au domicile de l'artiste nous donnera l'assurance que ceci appartient bien à la star de cinéma et la police aura alors le droit de perquisitionner chez ce dangereux savant qui se dit Suédois mais est certainement Allemand comme Fritz, son âme damnée. Reprenez le volant, Karten, et allons avenue des Champs-Elysées. La femme de chambre de l'artiste connaît certainement tout ce qui appartient à sa patronne. La perquisition pourra se faire cet après-midi. Il ne faut pas tarder. Je crains le pire pour Margaret et ses compagnes de captivité.

CHAPITRE VII

D'AUDACIEUX MALFAITEURS

Ponnis avait félicité Ermont de sa chance et l'accompagna à l'hôtel où habitait le frère de la chanteuse réaliste Dolorès.

Ce peu recommandable personnage n'était point matinal, ainsi que l'assura le patron du lieu.

— Bignac est un noctambule et comme il est neuf heures du matin, vous le trouverez au « plumard ». Ce que j'ai à dire sur lui ? Rien, Messieurs. sinon qu'il paye très irrégulièrement sa

« carrée » et qu'il exploite sa sœur. Comment il vit ? Ça, je l'ignore. En tout cas, s'il fait partie d'une bande, ses amis ne sont pas chez moi. Je n'ai que des locataires tranquilles et, sans Dolorès qui est une brave fille, j'aurais congédié Bignac depuis longtemps. Montez sans moi, je préfère ça... Sa chambre est au premier, numéro 9. Méfiez-vous, on ne sait jamais...

Léon Bignac ne se montra pas rétif. Il était de ces hommes qui ne sont violents que devant plus faibles qu'eux. Ayant ouvert aux deux policiers, il perdit immédiatement la tête quand Ponnis l'accusa de complicité dans le vol à main armée commis chez lord Gerhord. Il s'habilla en tremblant pendant qu'Ermont lui affirmait :

— Tu es « fait ». Tes complices sont pincés et t'ont « donné ».

Ruse habituelle qui fait toujours tomber l'inculpé dans le piège. Bignac, rageur, n'y manqua pas. Sa lâcheté s'exaspéra à la pensée de la lâcheté des autres et il lâcha :

— Les s.....s ! Moi, j'ai rien fait, parole. J'étais même pas armé et j'ai seulement coupé les plombs de l'électricité. Ce sont les quatre autres qui ont menacé les invités. J'ai eu ma part, bien entendu, une petite part... un collier qu'un bijoutier m'a dit faux, et la bague que vous venez de prendre dans l'armoire.

Car Ponnis se livrait à une perquisition en règle.

— N'empêche, fit celui-ci, que tout te désigne comme le chef, l'organisateur de l'affaire.

— C'est pas vrai ! Le chef c'est Luigi Soho, un Italien. J'ai eu tort de me mettre avec des Italiens, parbleu... Ils sont pas « réguliers ».

Ponnis inscrivit le nom, fort connu à la Préfecture, de Luigi Soho, recherché par trois polices étrangères. Il obtint les noms des trois autres sans difficulté, Bignac voulant préciser le rôle de chacun. Puis, résigné, « dégonflé », comme le lui dit Ermont, le frère de Dolorès, encadré des deux agents, quitta l'hôtel pour le dépôt.

A la Préfecture, Ponnis trouva trace, au bureau

des étrangers, de l'arrivée en France, trois mois avant, de Languini, Ravère et Sylvaro. Les trois malfaiteurs avaient demandé et obtenu une carte de séjour à titre de touristes. Quant à Luigi Soho, chef de la bande, il avait dû se procurer de faux papiers et Ermont ne parvint pas à retrouver le bel Italien, terré sans doute dans quelque hôtel louche des faubourgs parisiens.

Le juge Neuverre, ravi de tenir un des coupables, interrogea longuement Léon Bignac. La promesse de lui faire obtenir l'indulgence du tribunal décida le frère de Dolorès à des aveux complets. Malheureusement, Bignac ne savait pas grand'chose concernant Luigi et il résuma ainsi l'affaire de l'hôtel Gerhord :

— Un copain m'avait parlé d'une place chez un garagiste et m'avait donné rendez-vous au bar Jopo, place Blanche. J'y suis allé à l'heure indiquée, après dîner, et j'ai poireauté une bonne heure inutilement car il n'est pas venu. Je m'embêtais tout seul à ma table et, comme y avait près de moi un type qu'avait l'air aussi de trouver l'temps long, on fait connaissance en s'offrant une tournée chacun, on bavarde, j'y conte mes ennuis, que j'étais sans un, que j'trouvais pas d'travail, etc... et j'y demande, vu qu'il avait l'accent italien, si c'était plus facile de vivre dans son pays. Y m'répond que les gars débrouillards peuvent vivre partout en peinards, qu'il avait, lui, du bon boulot et que son patron m'embaucherait peut-être si j'savais comprendre les choses, comme il avait embauché trois gars robustes pour un solide coup de main.

« Dans le milieu, monsieur l'juge, on se devine à demi-mots, pas vrai ? Bref j'y dis que j'avais eu des ennuis avec les flics et que j'voulais pas m'mêler à une sale histoire rapport à mes antécédents. Y m'répond que c'est du tout cuit, que le chef était fortich et qu'avec lui on risquait rien. J'accepte de causer, y m'dit la chose, du chic boulot chez des rupins, un truc de gangsters mais sans coups durs. Y fallait que du culot. Alors j'ai marché...

« Luigi, le chef, un beau gars de trente ans qu'a l'air d'un type de la haute, me fait venir... Oh, pas chez lui, monsieur l'juge... non... seulement au jardin du Luxembourg pour me donner ses ordres. J'avais qu'à louer un habit avec l'argent qu'il me donna et à me présenter à la soirée du lord avec la carte d'invitation qu'il me remit. Une fois dans la place Luigi me ferait signe et j'aurais qu'à couper les plombs et à m'barrer. Y m'passa un plan de l'hôtel où que la place du compteur était indiquée. Tout a été comme sur des roulettes vu qu'y avait un monde fou et qu'on pouvait naviguer librement. J'me suis barré comme convenu et l'lendemain au jardin du Luxembourg, toujours, Luigi m'a payé ma part... le faux collier et une bague qu'un de vos flics a trouvé dans ma carrée. Ses trois copains, des Italiens aussi, m'ont invité à dîner le lendemain de l'affaire. Y m'ont dit leurs noms mais pas leur adresse et ils m'avaient promis de me faire signe pour un autre boulot dans le même genre mais j'étais décidé à ne plus marcher car j'avais lu dans un canard qu'ils avaient tiré sur les invités et ça, foi de Bignac, ça m'va pas. Chaparder, oui... tuer, non ! On a son honneur, pas vrai, monsieur l'juge ?

Cette déposition permettait d'inculper la bande de Luigi... à condition qu'on retrouvât les Italiens et leurs trois complices français.

Ponnis, résolu à diriger lui-même les recherches, attendait donc, dans son bureau, Ermont et les policiers chargés de l'enquête concernant l'enlèvement des trois femmes. Bien que Bignac n'ait pas dit un mot de l'enlèvement de Margaret, la Préfecture de Police continuait à considérer le vol des bijoux et la séquestration de la jeune Anglaise comme des méfaits imputables aux mêmes bandits.

Karten et Lucien Verserol, faisant irruption dans la pièce enfumée et occupée par l'équipe de Ponnis, apportèrent la preuve formelle que deux bandes de malfaiteurs avaient opéré séparément le même soir, coïncidence qui avait risqué de brouiller définitivement les cartes pour la police.

— Mariette, la femme de chambre de l'artiste de cinéma, a été des plus affirmatives en nous répondant que cette écharpe appartient bien à sa maîtresse. Il faut perquisitionner sans attendre, Ponnis, sinon Annette Porter est perdue. Elle... et les deux autres, car il est certain que ce docteur allemand a fait enlever également Margaret Gerhord et Lise Legrand. Jules Barrey n'a participé qu'à l'enlèvement de Margaret, mais nous avons maintenant la certitude qu'Annette Porter est séquestrée au même endroit. De telles preuves justifient une descente de police.

Ponnis n'hésita pas. Il s'agissait de sauver trois infortunées et les voleurs de bijoux paraissaient, en comparaison des hommes du docteur, des êtres peu redoutables.

— Ermont, je te confie la direction des recherches, mon vieux. Le chef de la Sûreté a téléphoné aux postes frontières le signalement donné par Bignac, la bande de Luigi ne pourra donc pas quitter la France. D'ailleurs j'ai idée qu'ils sont restés à Paris. Luigi est un « as » dans son genre et il sait fort bien qu'on ne se cache nulle part aussi bien qu'à Paris. Fais fouiller les garnis, les bars et les restaurants à Italiens... Ah, voilà Sortois ! Quoi de neuf, mon vieux ?

Sortois, un « vieux » de vingt-cinq ans, chargé d'enquêter sur la disparition de la célèbre star, paraissait exténué. Il s'assit en soupirant d'aise et répondit :

— Quoi de neuf, Ponnis ? Du bon, allez... Vous savez que je surveille le personnel du studio où tournait Annette Porter ? Enquête nulle, du reste. Personne ne sait rien et tout le monde est désolé de cette disparition. Ce matin, donc, quittant le studio pour aller déjeuner, j'ai pris l'autobus et je me suis arrêté à Vincennes. Là, dans une brasserie, qu'est-ce que je vois ? Edgar Rameau, celui qui a été blessé le soir du drame. Son épaule le fait encore souffrir mais il a voulu se lever pour chercher celui qui a tiré sur lui. Entre nous, un garçon charmant, Edgar Rameau, et pas fier, malgré

sa fortune et la situation de son père, et un homme intelligent ! Il a réussi à repérer un des Italiens.

— Où ça ? Parle donc... et dépêche-toi... Je suis pressé.

— Laissez-moi respirer un peu, Ponnis, voyons ! vous avez rendu visite aux receleurs connus, aux bijoutiers vendant des bijoux d'occasion et vous n'avez rien appris. Edgar Rameau a fait la même chose mais comme on ne se méfiait pas de lui, il a retrouvé chez un prêteur sur gages de la rue Montmartre l'épingle de cravate de son père. L'usurier se nomme Barcero. Effrayé à la pensée d'être dénoncé par Edgar, il lui a remis l'épingle et lui a fourni l'adresse d'un compatriote qui lui avait vendu le bijou. Il s'agit d'un certain Languini dont il a jadis connu la famille, à Naples. Languini loge chez un Allemand qui a une chambre meublée au 3 du boulevard Poissonnière. Et voilà ! Il ne reste plus qu'à pincer Languini et à le forcer à « se mettre à table ». Sur ce, je file casser la croûte et boire un demi, puis je retourne à Joinville, au studio.

— Inutile, fit Ponnis qui avait pris des notes et les donna à Ermont. Je t'emmène faire une balade au bord de la Marne, Sortois. Ballade pour laquelle un browning armé ne sera probablement pas inutile. Tu as ton revolver ? Bon, alors suis-nous... On cassera la croûte ce soir. Master Karten va nous véhiculer dans sa quinze CV. Ermont, débrouille-toi, mon bon. Cette fois on tient les deux bandes et les gangsters de Paris sont fichus ou je ne suis plus Ponnis !

Il était quatorze heures lorsque Languini, rentrant chez son ami, l'Allemand Wernard, fut arrêté, poussé dans un taxi et conduit au dépôt. Moins poltron que Bignac mais aussi dépourvu de ce genre d'honneur de certains hommes du milieu qui ne trahissent jamais les leurs, Languini indiqua l'adresse de ses amis et du chef, tous trois à l'abri dans une villa louée par Luigi et située au Vésinet.

Luigi, fort élégant et assez distingué, jouait là le rôle d'un riche touriste étranger désirant rester près de Paris jusqu'à l'époque des bains de

mer. Il s'était présenté chez l'agent de location comme étant un ancien secrétaire d'ambassade roumaine nommé Georges Casellis. Ses deux complices passaient pour ses domestiques et Casellis, accepté dans un club parisien de joueurs d'échecs, jeu où il était de première force, avait obtenu de John Semmor, une des nombreuses relations de lord Gerhord, des cartes d'invitation à la soirée offerte par le père de Margaret.

Le nom de Georges Casellis porté sur la liste des invités n'avait pas attiré l'attention de Ponnis qui, ayant alors téléphoné au Vésinet, avait eu, du commissariat de l'endroit, les meilleurs renseignements concernant l'ex-secrétaire d'ambassade.

Ce qui fit dire à Ermont, radieux, que décidément, en France, on acceptait sans méfiance les étrangers munis de titres et d'argent. Seuls les pauvres hères en quête de travail sont traqués et surveillés alors que les bandits internationaux opèrent en toute liberté sous le couvert de fausses identités.

Ermont et ses hommes, une heure après, roulèrent en camion vers le Vésinet et, après une lutte acharnée dans laquelle un agent fut assez gravement blessé, arrêtèrent Luigi Soho, Ravère et Sylvaro enfin désarmés et résignés.

Mais à la Préfecture de police on attendit vainement le retour de Ponnis et de Sortois. Lord Gerhord, interrogé par téléphone, déclara ne pas avoir vu son ami Karten qui, cependant, devait dîner chez lui. Le chef de la Sûreté, mis au courant, ordonna que dix agents armés se rendissent immédiatement à la villa du bord de l'eau.

Hélas ! personne ne savait où cette villa était située. En désespoir de cause, l'inspecteur Nicot décida de longer la Marne pendant qu'un des meilleurs agents de la P. J. passerait en auto chez tous les commissaires de police des villages en bordure de rivière. Nicot pensait, non sans raison, que Ponnis pouvait avoir averti un des commissariats de la descente qu'il allait faire chez un de ses habitants.

Et deux camions de la P. J. roulèrent vers la Marne envahie, ce soir-là, par un épais brouillard.

CHAPITRE VIII

L'HORRIBLE FIN D'UNE STAR

Il était près de seize heures lorsque l'auto de Karten stoppa devant le mur de la propriété du docteur Harkmann.

Ponnis sonna pendant une minute sans obtenir de résultat et, voyant Lucien fou d'anxiété, se décida à escalader le mur avec l'aide de Sortois. Une fois dans la place il ouvrit le verrou, força la serrure et fit entrer ses trois compagnons.

Le silence était absolu dans le jardin. Seul un vol de corbeaux, passant au-dessus des grands arbres dénudés, troubla cette apparente sérénité du lieu. Lucien leva les yeux vers le second étage de la villa et crut voir, derrière une vitre, une silhouette agitant le bras. Le cœur battant, il s'avança et imita le signal aperçu. De la place où il était, on pouvait facilement le reconnaître du second étage et sans doute sa présence rassura-t-elle la captive car la fenêtre s'ouvrit et une femme se pencha vers lui.

— Au secours ! Vite... c'est épouvantable...

La femme était jeune. On le devinait à la grâce de son buste, de sa coiffure dont les boucles courtes étaient d'un roux admirable. Ponnis qui s'était approché de Lucien, murmura :

— C'est Lise Legrand !

Puis, plus haut, il répondit :

— Nous venons vous délivrer... Courage !

Les bandits devaient être absents... car personne ne vint faire obstacle aux quatre hommes qui se ruèrent vers la maison, bondirent dans l'escalier, coururent au second étage, forcèrent la porte derrière laquelle Lise Legrand les appelait d'une voix

qui faisait mal à entendre tant elle était désespérée.

Enfin la jeune fille, libérée, tomba dans les bras de Ponnis et, dans sa joie, l'embrassa en l'appelant son sauveur. Puis elle balbutia :

— Sauvez-les ! Elles sont toutes deux dans le laboratoire de cet odieux docteur... Annette s'y trouve depuis ce matin et Margaret depuis une demi-heure. Le docteur est seul à la villa, ses complices sont sortis. A vous quatre vous pouvez facilement...

— Où est ce laboratoire ? interrompit Lucien livide. Ponnis, soutenez-la, elle nous indiquera cette pièce car Karten et moi nous n'avons pas vu le vrai laboratoire ce matin...

L'inspecteur passa son bras autour de la taille de la jeune fille qui, se sentant maintenant protégée, sauvée, retrouvait toute sa vaillance et assura qu'elle aurait la force de guider ses sauveurs. Une minute après ils étaient tous cinq devant une porte fermée à clef...

Ponnis, pour lequel aucune serrure n'avait de secret, ne mit que quelques secondes à ouvrir celle-ci et poussé par ses compagnons haletants, entra le premier, la main dans la poche où se trouvait une arme chargée.

Il vit... ils virent... et, muets d'épouvante, restèrent un instant comme pétrifiés...

Harkmann, le visage couvert d'un masque de caoutchouc, les mains gantées, était penché vers une table d'opération sur laquelle était attaché le corps sanglant d'une jeune femme. Une large et profonde ouverture mettait à nu les entrailles de l'infortunée dont le cœur, supprimé, était remplacé par un petit bloc de métal relié à un accumulateur électrique. Le docteur, qui écoutait attentivement les battements réguliers de ce cœur factice, ne s'était pas encore aperçu de la présence des cinq êtres terrifiés par l'épouvantable opération.

Sortois dit enfin, très bas :

— Annette Porter !

Ponnis approuva d'un signe de tête. Il avait re-

connu, lui aussi le beau visage de la célèbre star, ses cheveux bruns coiffés en bandeaux. Lucien bondit vers l'autre table d'opération sur laquelle gisait, inerte, pâle comme une morte, Margaret Gerhord, Margaret, son amour, sa raison de vivre désormais... pour la rendre heureuse... ou pour la venger si...

Harkmann aperçut enfin Lucien, ses compagnons, Lise, à bout de force et appuyée contre le mur... Il se recula, mit la main sur un appareil étrange, en souriant de cet éternel sourire jovial qui ne le quittait jamais, même au moment du péril qu'il pressentait...

Karten, remarquable tireur, visa... la main gantée de caoutchouc du docteur allemand. Harkmann, sans un cri, chancela puis retint dans sa main gauche sa main droite percée d'une balle.

— Rendez-vous, misérable, hurla Ponnis en proie à une fureur de justicier.

Harkmann souriait toujours. De la tête il fit un signe... Il s'avouait vaincu... et dit avec un calme affreux :

— Vous avez interrompu la plus belle expérience qui ait jamais été tentée, le cœur électrique ! Sans vous j'aurais réussi... oui, j'aurais réussi car cette femme rousse étant morte sous le chloroforme, aurait pu se survivre quelques heures et l'autre, la blonde, endormie à l'éther et plus robuste de constitution, aurait supporté l'opération et elle aurait connu l'immortalité. Un autre cœur électrique devait remplacer son faible cœur de mortelle...

— C'est un fou, grogna Sortois.

Harkmann entendit et riposta :

— On traite toujours de fous les génies qui devancent leurs semblables. Un jour, les cœurs malades ou blessés seront remplacés et les opérés vaincront la mort...

Lucien n'entendait rien. Il s'était penché vers la poitrine de Margaret et écoutait battre ce cœur humain, ce cœur vivant échappant au scalpel et dont il rêvait de faire la conquête. Margaret vivait ! Elle était sauvée...

Ponnis s'approcha de Harkmann pour lui passer les menottes mais l'Allemand, devinant son intention, prit de sa main gauche un flacon posé sur une tablette proche et en avala le contenu...

L'effet fut foudroyant... Harkmann s'affaissa, mort, avec, sur les lèvres son sourire qui prit soudain une expression presque diabolique. Il emportait son secret dans l'au-delà et l'on devait toujours ignorer s'il avait été un dément ou un génie.

Sortois, en contemplant le cadavre, déclara :

— Cet individu était un misérable assassin. Même au nom de la science on n'a pas le droit de s'emparer par la ruse ou par la force de pauvres femmes destinées à servir de sujets d'opération. Il a échappé à la guillotine en s'exécutant lui-même. Ses quatre complices payeront pour lui.

Margaret, que Harkmann sans doute devait endormir à nouveau à ce moment-là, s'éveilla péniblement sans recouvrer sa lucidité d'esprit et Lucien l'emporta dans ses bras hors du laboratoire. Ponnis soutint Lise défaillante et Karten, avant de sortir, arracha le fil électrique qui faisait battre le cœur de métal dans la poitrine ouverte d'une morte.

Les quatre hommes et leurs deux fardeaux humains allaient franchir le seuil de la villa tragique lorsqu'un coup de feu tiré du jardin atteignit le romancier anglais à la jambe. Rapidement Ponnis ordonna :

— Reculez... Les quatre bandits sont de retour et vont nous massacrer. Restons à l'abri, à cause des deux femmes. Je trouverai bien un téléphone et j'avertirai la police... Il faut tenir jusque-là.

On lui obéit rapidement. Sortois grogna :

— Pourquoi ces bandits nous devinant dans la place n'en ont-ils pas profité pour s'enfuir ?

— Harkmann doit avoir de l'argent ici et les misérables ne veulent pas abandonner ce butin. Portons les femmes dans une pièce du fond. Mademoiselle Lise, savez-vous où se trouve le téléphone ? Je suis désolé de vous tourmenter mais le temps est précieux et vous êtes encore en danger, mal-

heureusement. Sans vous, nous aurions foncé sur ces misérables. Quatre contre quatre, le combat était possible car nous avons chacun un revolver...

Lise, quoique très faible, réussit à se tenir debout, à réfléchir. Elle dit enfin :

— Je ne crois pas qu'il y ait un appareil ici... en tout cas j'ignore où il se trouve. Oh ! mon Dieu, les bandits essayent de défoncer la porte... J'ai peur ! Ils vont nous massacrer tous !

Et elle s'évanouit !

Ponnis la porta dans la cuisine, près de Margaret qui écoutait Lucien sans bien comprendre ce qu'il lui disait. Cette pièce était la plus retirée de la maison et les quatre hommes défendant les infortunées étaient résolus à lutter jusqu'au bout, dans le couloir, pour protéger Margaret et Lise, échappées au scalpel de Harkmann.

Le jour se mourait, si court en cette saison hivernale. Les assiégés ne voulurent pas tourner le bouton électrique donnant la lumière dans le vestibule où ils se tenaient.

Et, revolver au poing, ils attendirent... La porte, verrouillée de l'intérieur, était solide. Pourtant, sous les efforts des bandits, elle cédait peu à peu. Un coup de hache fendit le bois épais... Ponnis, prêt à tout, même à mourir, n'espérait aucun secours. Karten dont la jambe blessée saignait s'était étendu sur le parquet, browning en main. Sortois grognait qu'on aurait dû tenter une sortie... Lucien Verserol était certain de la victoire car, dans sa joie d'avoir sauvé Margaret, il ne doutait plus de rien.

La porte, sous les coups de hache, tomba enfin et un coup de feu fut tiré au hasard par un des misérables complices du mort. Ponnis, fidèle à la consigne de la police qui exige de ne tirer qu'après l'attaque, visa un bras éclairé par le crépuscule rouge tombant sur le seuil de la villa. Il y eut un cri, un juron... un second coup de feu. Ponnis gémit.

— Blessé, chef ? fit Sortois.

— Non, mais je pense soudain qu'à la P. J. per-

sonne ne sait où nous sommes. Allons, mes amis, courage. Nous avons un avantage sur les assaillants qui ne peuvent pas nous distinguer dans l'obscurité et que nous voyons à peu près, nous... Karten, faites un carton, mon cher... Lucien, tirez dans le tas...

Deux coups de feu. Celui de Karten a fait chanceler Ratrier atteint à la cuisse, Lucien, lui, a blessé Annoyon à la poitrine. Celui-ci s'abat sans un cri, expirant... Fritz jure en allemand et riposte en déchargeant coup sur coup son revolver. Sortois reçoit une balle dans la hanche mais reste debout, appuyé contre Lucien qui, avec un calme remarquable, prend le temps de viser.

Bonnart hurle de douleur... puis gémit en se cramponnant à Ratrier dont le bras cassé pend, inerte, le long de son corps. Fritz riposte... sa balle va se perdre dans le vestibule obscur ; il jette son arme vide, prend la hache qui lui servit à défoncer la porte.

Sortois qui perd son sang en abondance, s'évanouit. Karten, tirant toujours, se sent incapable de se relever et se croit perdu.

— Nous ne serons bientôt plus que deux à lutter, Lucien, fait Ponnis. Il faudrait ramasser le browning de Sortois, je tirerai des deux mains mais il serait imprudent de s'avancer pour prendre l'arme.

Il sent qu'on le pousse faiblement et il s'écarte. Lise Legrand qui a quitté la cuisine a entendu ses paroles et rampe vers le revolver que Sortois a laissé tomber. Elle le trouve, recule, se redresse et, serrée contre l'inspecteur, tire... au hasard, inhabile mais courageuse et résolue. Karten, héroïquement, se glisse devant le corps de Sortois pour le préserver... et Fritz, fou de rage, la hache levée, fonce vers le groupe héroïque qui défend le bon droit et les victimes du monstre que fut le docteur Harkmann...

— Ah ! voici Armand ! Arrêtez Pierre...

Le premier camion de la P. J. obéit. Armand.

l'inspecteur chargé de voir les commissaires des villages riverains stoppa près du camion et cria à Nicot :

— J'ai vu le commissaire de Nogent. Ponnis est chez un certain Harkmann dont la propriété est la première qui soit entourée d'un mur. Les autres sont bordées par des haies où des barrières de bois.

— En vitesse, Pierre... Suis-nous, Armand.

La villa tragique était à deux cents mètres de là. Rapidement les vingt agents armés descendirent, guidés par Nicot. La porte de chêne avait été refermée par Fritz et l'on dut escalader le mur pour gagner du temps. Puis ce fut la ruée vers la villa où, sur le seuil plongé dans l'obscurité, Nicot, sa lampe électrique dans la main gauche, son revolver dans l'autre, vit le cadavre de Bonnart, Annoyon agonisant...

— Mains en l'air, cria-t-il pendant que les agents braquant leurs lampes vers le fond du couloir éclairaient ainsi la scène atroce, les blessés et les survivants. Ratrier, tombé sur les genoux, gémissait tout bas... Fritz, livide mais encore debout, tenait sa hache qui avait blessé Karten à l'épaule. Ponnis, appuyé contre le mur, devant le commutateur électrique qu'il défendait car la lumière aurait révélé à Fritz la place occupée par Lise et Lucien qui, eux, ménageant leurs balles, avaient tiré sous ses ordres.

Lucien avait eu le cou effleuré par une balle. Lise, indemne, essayait d'atteindre Fritz qu'elle avait manqué deux fois... et c'était la fin du combat avec le colosse allemand comme vainqueur.

La brusque irruption des agents changea sa victoire en défaite. Fritz, menacé par les brownings des policiers, laissa tomber sa hache et tendit ses poignets. Ponnis, alors, dit à Nicot :

— Il était temps ! Je n'aurais pas pu tenir cinq minutes de plus. J'ai deux balles dans la peau... mais la petite miss et Lise sont sauvées. Quant aux coupables... bons pour l'infirmerie du dépôt.

On dut le porter dans un des camions qui reprirent la route de Paris.

L'affaire de l'hôtel Gerhord était terminée, l'enquête finie. Annoyon mourut pendant le voyage. Ratrier, blessé à la cuisse, put quelques semaines plus tard comparaître avec Fritz devant la cour d'assises qui les condamna à vingt ans de travaux forcés.

Les agents blessés et admirablement soignés furent chaudement félicités mais Ponnis, fiancé à Lise Legrand assure que l'amour de la jeune fille est la plus belle des récompenses.

Karten passa sa convalescence dans le Midi et ne revint que pour le mariage de Margaret et de Lucien Verserol.

Les voleurs de bijoux s'en tirèrent avec cinq ans de prison, mais à la fin de leur peine seront remis aux autorités italiennes qui les réclament pour d'anciens méfaits. Le tribunal se montra indulgent envers Léon Bignac qui fit six mois de prison et s'engagea ensuite dans la Légion étrangère.

Enfin le plus jeune des trois frères Sellari, inculpé à tort et remis en liberté dès l'arrestation des vrais coupables, réussit à faire comprendre à ses deux aînés qu'ils avaient pris la mauvaise voie. Aussi les frères Sellari sont-ils maintenant colons dans le sud éthiopien.

Jules Barrey qui ne fut pas inquiété, car Lucien tint parole en reconnaissance des renseignements donnés, a été embauché dans une usine grâce à la protection du reporter. Dolorès, devenue vedette de music-hall, chante maintenant dans les premiers établissements de la capitale, réalisant ainsi son rêve.

Ermont et Ponnis n'ont pas encore oublié la tragique affaire de la villa du docteur Harkmann et discutent parfois du génie ou de la folie du savant allemand.

— Crois-tu possible une pareille opération, vieux ? Un cœur mécanique... moi ça me paraît insensé.

— Rien n'est impossible à la science, Ermont. Mais pour les braves gens qui ne vivent que par le cœur, le vrai, celui qui aime et sait se dévouer, un cœur de métal électrisé ne sera jamais un bienfait. Et je conclus que cet Harkmann était un malfaiteur.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

L'étrange docteur Nattlife

Roman policier inédit

par CLAUDE ASCAIN

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge. 14-7-39